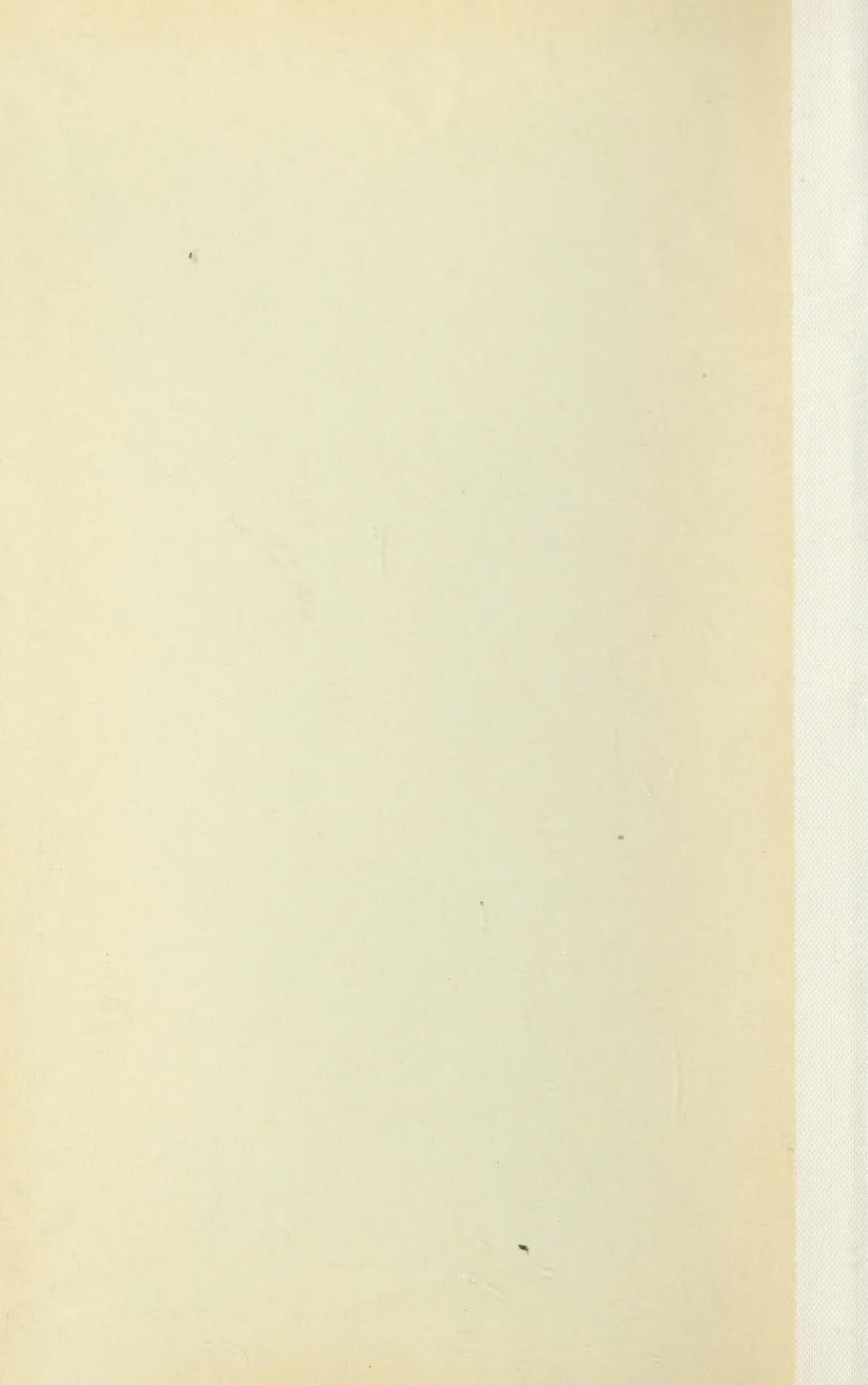


U d' / of Ottawa



3900300060169





TRAITS ADMIRABLES



Faint handwritten text, possibly a signature or title, in cursive script.



Sanctus Joseph, Patronus Ecclesiae.

SAINT JOSEPH
PATRON DE L'ÉGLISE UNIVERSELLE.

TRAITS ADMIRABLES

DE LA

3389

BONTÉ

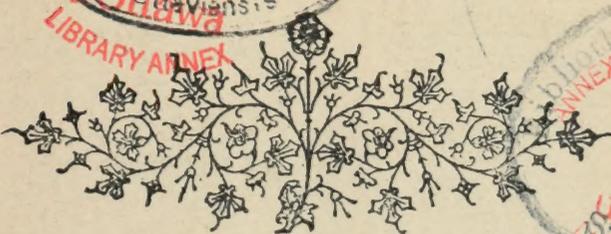
EX 13

DE

SAINT JOSEPH

PAR

le R. P. O. BISCHOFF, Rédemptoriste



SOCIÉTÉ SAINT-AUGUSTIN

DESCLÉE, DE BROUWER ET C^{ie}

LILLE — PARIS — BRUGES — BRUXELLES

PROTESTATION DE L'AUTEUR.

Conformément au décret du Pape Urbain VIII, tous les traits rapportés dans ce livre sont humblement soumis par nous au jugement de la sainte Église que nous n'entendons nullement préjuger ; en attendant ils n'ont qu'une autorité purement humaine.

IMPRIMI POTEST.

Bruxellis, die 19 martii 1900.

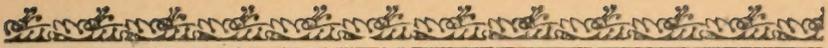
J. R. VAN AERTSELAER, C. SS. R.

Sup. Prov. Belg.

Approuvé par l'autorité ecclésiastique.



BT
690
.B568
1900



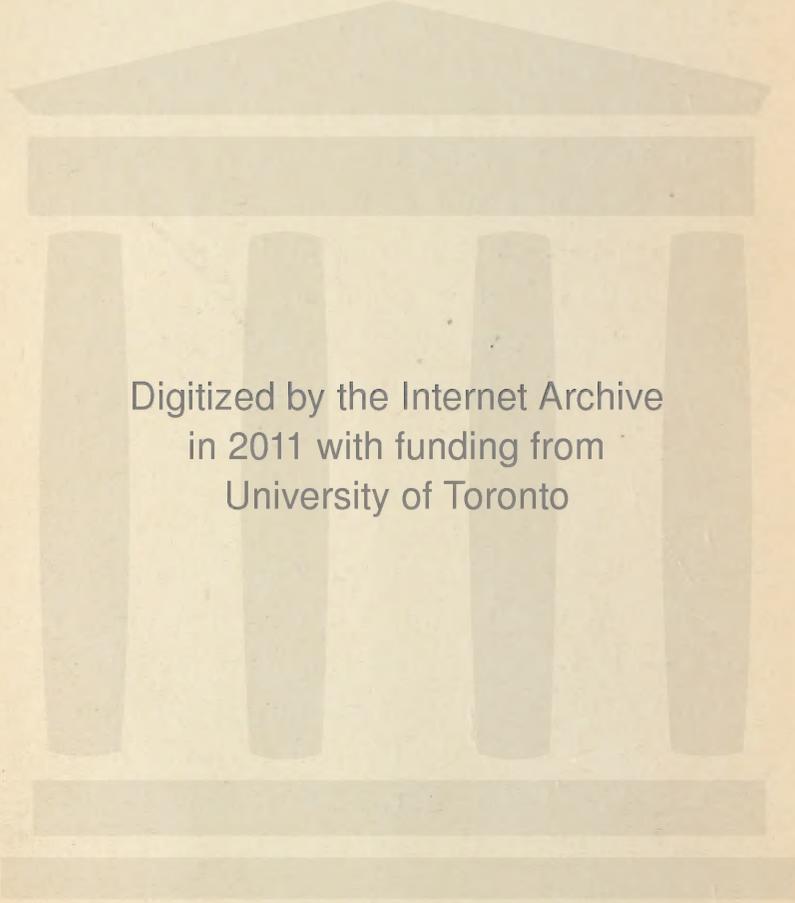
UN MOT DE L'AUTEUR.

LES docteurs de l'Église n'hésitent point à dire que saint Joseph ne saurait occuper dans le ciel un rang inférieur à celui qu'il tenait au milieu de la Sainte Famille durant sa vie mortelle. « Aucun autre saint, après la très sainte Vierge, dit Gerson, n'est plus grand, ni plus près de JÉSUS, parce que aucun n'a été si grand à ses yeux, et ne s'est approché si près de sa personne en ce monde. » « Il est hors de doute, écrivait saint Bernardin de Sienne, que Notre-Seigneur ne lui refuse point au ciel cette familiarité et ce tendre respect avec lesquels il l'honora dans ce monde, comme un enfant soumis à son père. » Et c'est ainsi, continuent les Saints Pères, que la prière de Joseph porte avec elle un caractère d'autorité.

Quelles bénédictions et quelles grâces n'avons-nous donc point à attendre de son intercession ! S'il était plus honoré, disait sainte Thérèse, il y aurait plus de vertu sur la terre et plus d'élus dans les cieux.

Nous avons réuni dans cet ouvrage, quelques faits capables d'élever et d'intéresser les amis de saint Joseph. Daigne Celui pour l'amour duquel nous le publions, continuer à en rendre chaque page féconde en fruits de salut !





Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

TRAITS ADMIRABLES.

SAINT JOSEPH PROTÈGE LES PÉCHEURS CONVERTIS.

UN pauvre jeune homme, longtemps victime de ses passions, traçait dernièrement ces lignes :

« J'ai eu le malheur de vivre dans l'habitude du péché mortel. Accablé de honte et de remords, je pris la résolution de sortir de ce triste état. Mais hélas ! je n'en avais pas la force. Une pensée me vint, c'était de réciter tous les jours un *Pater*, un *Ave Maria* et un *Ave Joseph*, pour demander la force d'accuser tous mes péchés. Je récitai ces prières pendant trois mois environ.

« Au bout de ce temps, j'eus le bonheur de faire *une retraite*. Le premier jour, rien d'extraordinaire ne se passa en moi ; je redoublai mes prières vers le soir. Le lendemain je *m'éveillai tout changé* ; ma conversion était opérée. Saint Joseph, que j'invoquais de tout mon cœur, agissait puissamment. Toute la journée, je préparai ma confession, et le soir j'étais aux pieds de mon confesseur. Afin de n'avoir rien à craindre du démon, je m'armai d'une statuette de ce grand saint, et je n'éprouvai aucune crainte de déclarer mes fautes. Après avoir accusé toutes mes iniquités, le prêtre me réconcilia avec Dieu en me donnant l'absolution. Quelle joie, quelle délicieuse paix inondaient mon cœur ! Voilà ce que m'a valu *la protection du saint Époux de Marie* ! Depuis ma conversion, de nombreuses tentations sont venues m'assaillir ; mais j'invoque

avec confiance mon puissant Protecteur, et je sors victorieux de la lutte. Béni soit à jamais saint Joseph qui m'a aidé à purifier mon cœur et me préserve de toute rechute ! »



UN RELIGIEUX ÉCHAPPÉ DES MAINS DES BRIGANDS.

LE Père Chevalier invoquait l'Époux de Marie dans toutes ses difficultés ! il en éprouva parfois des marques de protection bien sensibles.

On célébrait la fête du Patronage de saint Joseph. Le bon Père, envoyé à Madrid, le fêtait dans sa voiture en longeant le flanc de la Mala Cabrera.

Cette montagne était fameuse en 1829, par les déprédations des brigands qui l'infestaient ; les petites croix de bois, qu'on rencontrait par intervalles, en redisaient les tragiques histoires ; les récits du postillon les confirmaient. Tout à coup, deux hommes, à l'air farouche, armés de pied en cap, apparaissent aux yeux du voyageur. L'un reste debout sur une roche ; l'autre se précipite au-devant des chevaux. « A cette vue, dit le Père Chevalier, je fis mon acte de contrition et je me recommandai à saint Joseph. La chose alla le mieux du monde. Ne voyant aucun moyen de fuir, le postillon fait bonne contenance, arrête ses chevaux, glisse une pièce d'argent au malfaiteur, donne et reçoit le salut, et chacun de continuer sa route. »

Heureux d'en avoir été quitte à si bon compte, le Père Chevalier remercia saint Joseph et écrivit au Révérend Père Provincial pour lui apprendre la nou-

velle de la grâce qu'il avait reçue de son aimable protecteur.



MORT ÉDIFIANTE D'UN MAGISTRAT.

UN des plus dignes magistrats de la première Cour de Paris était à l'agonie. En proie à des douleurs cruelles, il répétait dans ses souffrances les noms sacrés de JÉSUS et de Marie. C'était sur ses lèvres une douce prière qui charmait en quelque sorte la violence de ses crises ; à la troisième invocation de ces noms bénis, que les assistants répétaient après lui, ils ajoutèrent celui de Joseph... JÉSUS, Marie, Joseph !... Et soudain ils le virent répéter ce dernier nom avec un sourire inexprimable... « Oh ! bien, dit-il, JÉSUS, Marie, Joseph ! » Et depuis il ne cessa de répéter ces trois noms dans sa prière, ayant soin d'articuler devant ses enfants *le dernier nom* avec plus de force, comme pour leur prouver qu'il ne pouvait plus et ne voulait plus l'oublier. Il l'a répété jusqu'à la dernière heure, et il serait impossible de dire avec quelles grâces de foi, d'espérance et d'amour il est mort ! Sa prière était si belle ! « Je crois et j'adore ! j'aime et j'espère ! *Jésus, Marie, Joseph !* je vous donne mon cœur. »

La mort des justes est précieuse aux yeux du Seigneur.



LA DÉVOTION A SAINT JOSEPH DANS NOS COLLÈGES CATHOLIQUES.

VOICI des détails bien touchants sur la manière dont les élèves de nos différents collèges et séminaires honorent saint Joseph.

Dans tous nos instituts de jeunes gens, la fête de saint Joseph est mise au rang des fêtes exceptionnelles de l'année. Une messe très solennelle est célébrée dans toute la pompe possible avec un salut non moins brillant. Mais il est des témoignages de piété plus précieux encore, car ils constituent le fond solide de toute dévotion : ce sont les sacrifices du cœur et les victoires que l'on remporte sur soi-même.

En voici quelques-uns.

Un élève écrivait en lettres d'or : « Touchant au terme de mes études, et sur le point d'entrer dans le monde, j'ai plus que jamais besoin de votre protection, ô bon saint Joseph ! Obtenez-moi donc la grâce de réussir dans mon examen ; mais surtout fortifiez ma foi, afin que toujours je marche d'un pas ferme à travers les séductions d'un monde corrompu et corrompueur. »

Un autre, promettant au Saint de réprimer son impatience, ajoutait : « Bon saint Joseph, daignez m'obtenir : 1° de ne jamais commettre un péché mortel ; 2° de résister à toutes les tentations et d'être pur comme un ange ; 3° de voir mes études bénies, mes parents heureux avec toute ma famille. »

Un autre demandait la conversion de son frère aîné, la grâce de résister à toutes les tentations malsaines.

Un autre, pour se défaire d'une habitude coupable, promettait de s'abstenir de beurre au déjeuner tous les mercredis de l'année.

Enfin un jeune séminariste disait : « Puisque Dieu a bien voulu confier son Fils et la Vierge immaculée au saint Patriarche Joseph, moi je confie à saint Joseph

tout ce qui m'est cher ici-bas. J'attends tout de sa puissante protection ; pour moi, la pureté parfaite avant tout, la charité, l'humilité et d'heureuses études ; pour mes chers parents, le bonheur sur la terre et dans les cieux ; pour ma famille, une grâce digne de ce grand saint ; pour l'Église, la fin de ses maux et le rétablissement du Saint-Père sur son trône sacré. »

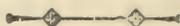
Ces sentiments de nos jeunes gens chrétiens sont le fruit de la bonne éducation qu'ils reçoivent dans nos différents instituts catholiques. Oui, cette éducation chrétienne exercera son influence salutaire sur toute leur vie ; sans doute, ils ne seront pas impeccables, mais quoi qu'il leur arrive, jamais ils ne mépriseront la loi de Dieu et la sainte Église.

Un jeune homme chrétien, dit M. François Veillot, *peut faiblir et peut faillir très lourdement*. Mais sa conscience ne tardera pas à l'avertir : il n'est jamais si loin qu'il ne puisse apercevoir, en se retournant, un passé de vertu qui le rappelle ; plus il s'enfonce dans la voie mauvaise, plus aiguë est dans son cœur la piquûre du remords. Bientôt il voudrait revenir, et ce qui le retient est plutôt une espèce de crainte qu'un vif attachement au péché dont il a horreur et qu'il voudrait n'avoir jamais commis.

Il revient enfin, l'orgueil à jamais brisé par la honte qu'il conserve de lui-même, fort de la connaissance qu'il a de sa faiblesse et de la résolution qu'il prend de réparer sa faute.

Mais qu'espérer de jeunes gens sans religion, sans principes ? La corruption est en eux ; ils y sont tellement habitués, qu'ils ne peuvent plus la sentir, et que

le cynisme est incapable de les émouvoir. Pourquoi songeraient-ils à transformer leur vie, ne comprenant point que cette vie est mauvaise? quel besoin éprouveraient-ils d'aspirer un air pur, puisqu'ils ignorent que leur atmosphère est viciée? Situation sans issue, maladie sans remède, hormis la miséricorde de Dieu qui est infinie.



SAINT JOSEPH CONVERTIT UN FRANC-MAÇON.

UN franc-maçon libre-penseur touchait à sa fin ; il allait entrer dans l'éternité sans une larme de repentir, sans le plus petit effort pour se rapprocher de Dieu. Ses amis, si on peut appeler ainsi des hommes unis par un lien d'impiété, ses amis s'apprêtaient à le conduire au tombeau avec les cérémonies sataniques de leur secte. Mais le moribond appartenait à une famille chrétienne ; elle, du moins, priait et pleurait pour lui ; de saintes Carmélites s'intéressaient au salut de cet infortuné ; elles l'inscrivirent dans une association en l'honneur de saint Joseph, et un concert de supplications s'éleva vers le Père nourricier du Sauveur. Il prêta l'oreille à des vœux si ardents. La grâce entra dans l'âme du pécheur, il fut docile à sa voix. Les derniers sacrements lui ouvrirent le paradis, et il expira dans les sentiments d'un chrétien sincère et repentant.



LE FILS CONVERTI PAR SA MÈRE ET SA SŒUR.

DANS une petite ville du diocèse de Grenoble, une pauvre femme restée veuve avec trois enfants, s'appliquait à élever chrétiennement sa famille. Elle eut la douleur de voir son fils aîné revenir de Paris, où il était allé sous prétexte de se perfectionner dans le métier qu'il avait appris, incrédule, socialiste et avec une santé ruinée. Nouvelle Monique, elle ne cessait, avec sa pieuse fille, de prier et de pleurer pour le salut de ce prodigue. Elles avaient l'habitude de faire le mois de saint Joseph ; elles le commencèrent cette année-là pour obtenir la conversion qui leur tenait tant au cœur. Le jeune homme étant rentré le jour de l'ouverture, demande à sa sœur ce que signifie l'oratoire improvisé : « Nous faisons le mois de saint Joseph pour ta conversion, » fut la réponse. L'insensé se mit à rire, se moquant de l'objet comme du but de leur dévotion. Le lendemain et les jours suivants, il revint à la même heure, riant du spectacle pieux qu'il avait sous les yeux. Après quelques jours, il était sombre et pensif ; une autre fois, il parut écouter la lecture et découvrit la tête ; le lendemain, il fit encore de même : puis on vit couler ses pleurs, enfin, fondant en larmes au milieu de l'exercice, il dit à sa sœur : « Ah ! que je suis malheureux et misérable d'avoir abandonné la religion, j'ai vécu comme une bête !... j'ai oublié ma prière, mon catéchisme, tout ce qu'un chrétien doit savoir !... Que vous êtes heureuses, vous autres qui savez prier ! Ma bonne sœur, instruis-moi donc, car je veux redevenir chrétien. » Et de fait, il se fit instruire, se prépara à la communion pascale qu'il fit

avec une ferveur de converti. Il accueillit comme l'expiation de ses fautes, et souffrit sans se plaindre la cruelle maladie qui, après un an de souffrances, mit fin à son existence ; et, muni de tous les sacrements, il alla chanter à jamais dans le ciel les miséricordes du Seigneur et la puissance de saint Joseph sur ses serviteurs.



CONVERSION ADMIRABLE.

VOICI une récente conversion qui démontre une fois de plus combien il est bon de recourir à la puissante médiation de saint Joseph pour obtenir le retour à Dieu des pécheurs les plus endurcis.

Un jeune homme possédant des biens considérables s'était laissé aller aux plaisirs du monde et avait abandonné tous les devoirs d'un chrétien. Quoique sa santé fût gravement compromise, on ne put jamais le décider à se réconcilier avec Dieu. On eut alors la bonne pensée de le faire inscrire dans l'Archiconfrérie de saint Joseph du Chêne et de le recommander aux prières des associés qui se réunissent à Angers. Peu de temps après, ce pauvre jeune homme, touché de la grâce, comprit la gravité de son état : il demanda lui-même à se confesser, et la maladie ayant fait de rapides progrès, il reçut les derniers sacrements avec une ferveur angélique et accepta la mort en esprit de pénitence et avec une admirable résignation : il vint de mourir de la mort des justes. Il régla ses affaires temporelles sans oublier les pauvres, auxquels il laissa des sommes très considérables.



SILVIO PELLICO ET SAINT JOSEPH.

LA sœur du célèbre écrivain italien écrivait à une amie en 1862 :

« Vous désirez quelques détails intimes sur la dévotion de Silvio Pellico au grand saint Joseph. Oh ! il

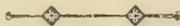


SILVIO PELLICO.

avait en lui une confiance sans bornes, et il s'estimait très heureux de se nommer Joseph, comme il ne cessait de me le répéter. Je crois qu'il avait lu tout ce qu'on a écrit à la gloire du chaste époux de Marie. Il redisait à peu près tout ce que je lis avec tant de bonheur dans le *Propagateur*.

Trois jours avant sa mort, touchant à sa dernière heure, il me dit :

« Nous comprendrons finalement dans le ciel et nous verrons les grandeurs et les mérites de notre saint Patron, car Joseph et Marie sont incompréhensibles ; ils n'ont pas été connus dans ce monde, parce que les hommes ne pouvaient pas apprécier tous leurs mérites. Je crois que de même que la très sainte Vierge est honorée d'un culte particulier, saint Joseph est élevé au-dessus de tous les autres Bienheureux, le plus rapproché et le plus aimé de JÉSUS et de Marie, et par conséquent le plus puissant pour nous secourir. Oh ! appuyons-nous donc sur saint Joseph, son cœur a reposé sur le cœur de l'Enfant JÉSUS. Il était plein de tendresse et de vénération pour ce divin Enfant, devenu son fils adoptif, et pour son auguste Mère, sa chaste Épouse. Oh ! ma sœur, invoquons-le avec confiance, et son intercession nous obtiendra toutes les grâces dont nous avons besoin. Il est notre céleste ami, combien de fois déjà n'est-il pas venu à mon secours ! »



LE CORDON DE SAINT JOSEPH.

ON raconte souvent de merveilleuses conversions, récompenses de la fidélité avec laquelle le pécheur portait sur lui le scapulaire de Marie, l'image de la sainte Vierge ou une de ses médailles, ou bien le cordon de saint Joseph, en récitant chaque jour une courte prière, une oraison jaculatoire, un *Ave Maria*, un *Souvenez-vous*, dernière promesse souvent faite à une mère ou à une sœur mourante, pieux souvenirs

des habitudes de son enfance. Que par des pratiques si simples, le pécheur même le plus endurci ait obtenu des grâces de conversion, qu'y a-t-il d'étonnant ? Un *Ave Maria*, un *Souvenez-vous*, une oraison jaculatoire, quelque machinalement dits qu'on les suppose, c'est toujours, ne l'oublions pas, c'est toujours, dis-je, au milieu des fanges du vice, un regard jeté vers l'idéal de la chasteté, de la pureté, c'est au milieu des affaires du monde, un retour vers une jeunesse innocente et chrétienne ; c'est un souvenir d'une bonne première communion ; c'est dans l'âge mûr le fruit d'une promesse donnée à une mère mourante ; c'est peu de chose, sans doute, lorsqu'il s'agit d'acheter le ciel. Ce qui paie le ciel, c'est l'acte de contrition joint aux mérites de la passion du Sauveur et accompagné de l'expiation en ce monde ou en l'autre. Les actes dont nous parlons mènent à la grâce, obtiennent la grâce.

Cet aperçu suffira pour nous faire comprendre quelque peu les mystères insondables de la miséricorde de Dieu, à l'égard de certains pécheurs.

Un jeune homme n'avait pas de religion ; il ne croyait à rien et jamais il ne priait. Cependant lorsqu'on lui présenta le cordon de saint Joseph, il le reçut avec plaisir en disant : « Puisque vous le dites, ça va me guérir. » Or ce pauvre jeune homme était à tout instant sans connaissance : depuis le moment de l'imposition du cordon, il n'eut plus aucune faiblesse. Le médecin, qui avait annoncé une convalescence de trois mois, s'est écrié : « Je suis fort surpris ! Plus de maladie, plus de faiblesse. Vous êtes guéri. » (*Archiconfrérie du cordon de saint Joseph.*)

Le cordon de saint Joseph rendit en même temps et la vie du corps et la vie de l'âme à ce pauvre jeune homme. Comment douter encore après un tel fait ? Essayez donc de ce remède, vous qui peut-être avez renié le Dieu de votre première communion ; essayez, et la paix que vous cherchez en vain au milieu des plaisirs de ce monde corrupteur, entrera dans votre âme.



SAINT JOSEPH AIDE UNE PERSONNE A AVOUER
SES FAUTES.

JE m'étais liée, raconte une personne, je m'étais liée dans ma jeunesse, par un vœu auquel je ne tardai pas à me rendre infidèle. Honteuse de mon péché, je n'eus pas la force de l'accuser au tribunal de la pénitence, et je profanai les sacrements. Cependant ma conscience me fit payer cher ce triple crime. Les remords déchiraient mon âme. Je n'avais plus de repos, ni le jour, ni la nuit. La pensée de la mort me fit frémir. Je me voyais, avec horreur, près de tomber dans les flammes éternelles. Je détestais la coupable faiblesse qui m'avait plongée dans un tel abîme de malheur ; et cependant je ne pouvais me résoudre à faire à mon confesseur l'aveu qui aurait terminé mes peines. Dans cet état de perplexité, il me vint à l'esprit de recourir à saint Joseph. C'était une inspiration. Dieu me fit la grâce d'y être fidèle. Je récitai dévotement, pendant neuf jours, *l'hymne des vêpres et l'oraison de son office*. A peine cette pratique fut-elle achevée, que je fus délivrée de ma mauvaise honte : je confessai tous mes péchés avec bonheur, et là finirent toutes mes peines.

Convaincue par cette expérience de la puissance et de la bonté de ce grand saint, je pris sur moi *son image*, avec l'intention de ne plus m'en séparer ni le jour ni la nuit. Depuis lors, j'ai pu vaincre facilement les mauvaises tentations, et je reçus tant de grâces, que je ne saurais en avoir une assez grande reconnaissance.



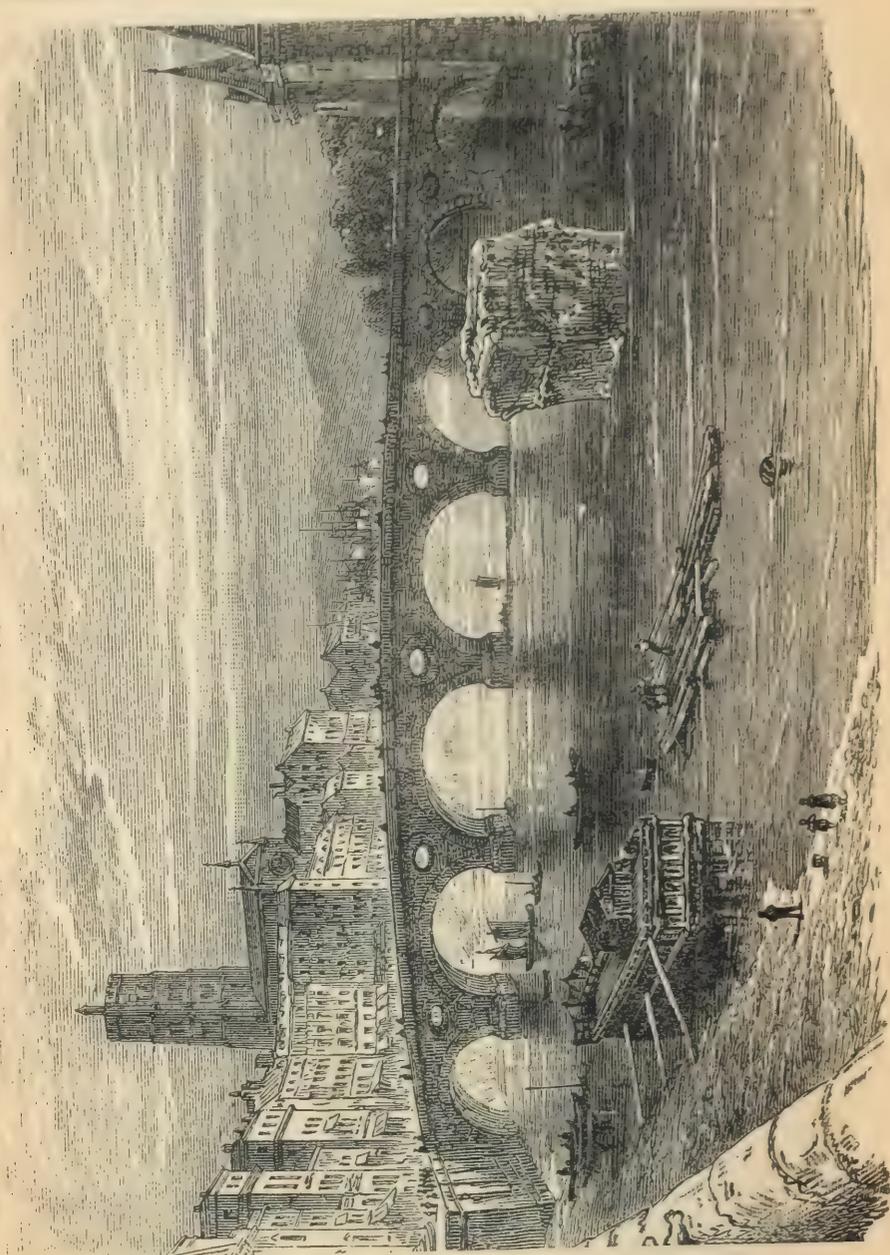
LES DEUX STATUETTES ET LE BACHELIER.

ON lit dans la *Semaine catholique* de Toulouse :
« Que la science et la piété soient deux rayons du foyer divin, deux sœurs bien faites pour vivre sous le même toit ; que l'œil de l'esprit soit plus lumineux, quand l'atmosphère du cœur est plus pure ; voilà tout autant de vérités devenues presque vulgaires ; l'expérience le confirme chaque jour ; nous n'irons pas bien loin en chercher une preuve de plus.

« C'était à Toulouse, pendant la saison des examens pour le baccalauréat. Les candidats prenaient place dans la salle où devait avoir lieu l'épreuve écrite. L'un d'eux, âgé de seize ans, s'installe gravement sur son bureau, en faisant un grand signe de croix. Ses camarades le regardent ; peut-être un malin sourire courut-il sur les lèvres de plusieurs. Quelle ne fut pas leur surprise, quand on le vit impassible, sortir de sa poche deux statuettes, l'une de la sainte Vierge, l'autre de saint Joseph, et les poser devant lui.

« La composition commence. Le jeune aspirant est tout entier au travail, ne s'inquiétant nullement, comme s'il eût été seul, de ce qu'on pense de lui.

« Puis vinrent les questions orales et enfin la proclamation des bacheliers.



TOULOUSE.

« Lequel fut déclaré premier, avec la mention hors rang, c'est-à-dire, avec le plus rare succès qui depuis

longtemps se soit produit dans la faculté ? Nos lecteurs l'ont déjà deviné. Quant aux railleurs, la chronique ne nous dit pas comment ils ont brillé, ni même s'ils ont paru. »

Ici notre plume laisserait couler un nom propre ; on nous pardonnera la discrétion qui la retient. On peut le chercher dans l'histoire ; ce nom appartient à l'Église autant qu'à la France, aux lettres et aux armes tout à la fois.

Le jeune bachelier que la *Semaine* ne nomme pas, nous pouvons sans indiscretion dire à nos lecteurs qu'il est le fils du général Salignac-Fénelon, ancien commandant de corps d'armée à Toulouse.



SAINT JOSEPH CONVERTISSEUR DES AMES.

DANS une modeste maison, vivait, il y a peu d'années, une jeune femme dont on plaignait avec raison la vie triste et abandonnée. Son mari désertait le foyer domestique et n'y revenait jamais que pour maudire la misère et les privations qui l'y attendaient. Douce et pieuse, sa jeune femme pleurait et priait, mais elle ne murmurait pas. Elle avait pour se consoler un jeune enfant dont la tendresse la dédommageait de l'abandon où la laissait son mari. Avant de poser son fils dans le berceau, elle lui enseignait ses prières. Ensuite, elle l'endormait en lui répétant les doux noms de JÉSUS, Marie et Joseph. Un jour, cependant, son mari n'ayant pas rencontré ses compagnons de plaisir, se décide à revenir chez lui achever la soirée à peine commencée. Au moment où il

allait entr'ouvrir la porte, il s'arrête : la voix de sa femme l'a frappé. Avec qui peut-elle ainsi parler ? se demande-t-il. Il pousse la porte à petit bruit. Quel spectacle se présente alors à sa vue ! La jeune femme est à genoux, elle tient son enfant dans ses bras et achève avec lui la prière du soir. « Mon fils, ajoute-t-elle, prions maintenant pour ton père que j'aime tant et que tu aimeras bien aussi, n'est-ce pas ? Recommande-le à saint Joseph, ton patron. » Alors l'enfant serre plus fort ses petites mains croisées sur sa poitrine, et redit avec sa mère la prière de chaque jour : « O mon Dieu ! ô saint Joseph, bénissez-le ! » Le mari, ému par cette scène, ne peut résister. Il vient s'agenouiller près du berceau ; il prie avec sa pieuse femme et son cher enfant, et Dieu lui donne en échange de cette prière l'amour de la famille et un cœur purifié. Depuis, bon chrétien et heureux père, il trouve ses délices au foyer domestique.



SAINT JOSEPH ET L'INDIEN.

UN missionnaire de l'Amérique du Nord adressait naguère à sa sœur le récit suivant :

« Il y a trois ans que je stationnais à Bayfield, et j'eus à pourvoir d'une église la station de l'île Madeleine. Je dédiai cette église à saint Joseph, le 19 mars 1880 ; les bons Indiens de la station de la Pointe célébrèrent cette fête avec beaucoup de piété, et y mirent toute la solennité possible. L'un deux, baptisé sous le nom de Joseph, m'avait beaucoup aidé dans la construction de l'église et je pensais lui faire plaisir

en lui laissant à mon départ, une petite statue en métal représentant saint Joseph ; c'était en signe de reconnaissance que je lui fis ce petit présent qui le rendit très heureux. Près de trois ans s'écoulèrent, et j'avais perdu la mémoire de ce fait, lorsque des déplacements, des voyages me ramenèrent, ces jours derniers, à Ashlaud, station voisine de Bayfield. J'y rencontrai le Père Eustache, que je n'avais vu depuis bien des années, et dans l'entretien que nous eûmes ensemble il me raconta le fait que voici :

« Vous vous rappelez sans doute, me dit-il, d'avoir donné, il y a deux ans et demi environ, une petite statue de saint Joseph à un Indien de la Pointe, nommé Joseph Dénomie ? — Oui, lui dis-je. — Eh bien, cet homme, l'hiver dernier, passait, comme il le fait tous les ans, le lac qui s'étend entre l'île Madeleine et Bayfield, chargé du sac qui contient les lettres. Mais, comme on approchait du printemps, le lac avait commencé à dégeler : Joseph Dénomie ne s'en était pas aperçu : tout à coup la glace se brise sous ses pas, et il enfonce à une grande profondeur. Le sac de lettres et son petit bagage lui échappent. Mais, au moment où il s'enfonçait, il se rappelle qu'il a sur lui la petite statue de saint Joseph, et il invoque ce grand saint avec ardeur, le priant de le sauver. Il se sent alors comme saisi par une main invisible et vigoureuse et il est replacé sur le lac, sortant par le même trou dans lequel il était tombé, et arrive heureusement à bord. C'est de la bouche même de Joseph Dénomie que j'ai appris son accident et sa délivrance miraculeuse, que tous les Indiens de la Pointe connaissent, rendant

honneur et gloire au grand et saint protecteur de leur station. »

Encore un nouveau fleuron ajouté à la couronne du chef de la Sainte Famille, du fidèle gardien de l'Enfant-Dieu.



LE MARQUIS DE NARP A SA DERNIÈRE HEURE.

LA mort, dit le Père Lacordaire, est le beau moment de l'homme. C'est là que se retrouvent toutes les vertus qu'il a pratiquées, toute la force et toute la paix dont il a fait provision, tous les souvenirs, toutes les images chéries, les regrets doux, et cette belle perspective de Dieu. Si nous avons une foi vive, nous serons bien forts contre la mort. »

M. le marquis de Narp fut peut-être l'homme de ce temps-ci qui garda le plus fortement la foi de nos pères. Au milieu des armées du premier empire, qui le portèrent successivement en Espagne, en Russie et dans toute l'Europe, jamais son cœur de chrétien n'éprouva de défaillance. Dans un temps où un homme de guerre s'agenouillant au pied d'un autel pouvait s'exposer à être mal compris, le respect humain, pas plus que le feu de l'ennemi, ne put le faire reculer. Il fut, avec le général Drouot, son ami, un de ces hommes, rares alors, qui non seulement acceptaient les grands principes de la religion, mais qui étaient heureux de se soumettre à ses plus humbles pratiques. Quand il parlait de la sainte Église et qu'il avait occasion d'en défendre les droits, vous eussiez cru entendre un chrétien des catacombes, ou un noble chevalier des croi-

sades. Son nom fut mêlé à toutes les œuvres entreprises pour la défense de la religion, et les écrivains qui firent appel à son dévouement purent compter toujours sur sa coopération généreuse. Quand il était certain qu'on était fidèle à la foi, on pouvait être sûr de son amitié et de son concours ; mais celui qui s'écartait de la vérité définie ou seulement indiquée par l'Église ne trouvait plus en lui qu'un adversaire qui ne fait acception de personne ; et, sur ce terrain, comme sur le champ de bataille, il malmenait l'ennemi. A son visage ouvert et plein de franchise, à sa parole nette et carrée, on l'eût pris pour un de ces *Francks* que *Clovis* aurait voulu sur le Golgotha, pour y châtier les ennemis de JÉSUS-CHRIST.

Qui aime le CHRIST aime les pauvres : aussi la charité du marquis de Narp était-elle égale à sa foi. Il se serait dépouillé de ses vêtements pour en couvrir les membres souffrants de JÉSUS-CHRIST. Aussitôt que l'Association de la Bonne Mort fut établie dans l'église de JÉSUS, il s'empressa d'en faire partie. Il était déjà atteint d'une maladie mortelle, et on peut dire qu'il passa les deux dernières années de sa vie à se préparer à bien mourir. On le trouvait toujours en prières ; pendant les plus cruelles souffrances, il récitait le chapelet des Sept-Douleurs. Naturellement très ardent de caractère, sous les épines de la douleur, il devenait doux comme un agneau. « Comment peut-on se plaindre, disait-il, quand on a devant les yeux son Sauveur mourant ? »

Ce bon et fidèle serviteur de Dieu, voyant son état s'aggraver, demanda lui-même les derniers sacrements.

On lui donna, selon son désir, le viatique et l'extrême-onction, le saint viatique d'abord, car il voulait suivre le rituel romain, pour que rien ne manquât à sa communion avec la sainte Église romaine et avec notre Saint-Père le Pape Pie IX, dont il avait reçu des témoignages remplis de bienveillance. Après la pieuse cérémonie, qu'il suivit pour ainsi dire mot à mot et dans toute la plénitude de son intelligence, les cœurs, dignes de lui, qui l'entouraient de leurs ferventes prières et de leurs tendres soins, le virent tout illuminé des grâces célestes et l'entendirent réciter d'une voix mourante : *Nunc dimittis servum tuum, Domine* : Maintenant, Seigneur, laissez mourir en paix votre serviteur.

Le Seigneur le laissa encore quelques jours à l'affection de sa noble famille, non point pour faire revivre une espérance perdue, mais pour achever l'édifice spirituel des beaux exemples qu'il devait laisser après lui. Il ne cessait de dire : *Jésus, Marie, Joseph, apprenez-moi à bien mourir.*

Interrogé s'il n'avait pas quelques regrets de quitter la vie, il répondit avec transport : « Pas plus que le pauvre exilé de Sibérie à qui on annoncerait qu'il est libre et qu'il va rentrer dans sa patrie et retrouver sa famille. »

Ses forces diminuaient sensiblement ; mais sa main ne quittait plus son crucifix, indulgencé pour la bonne mort ; il le portait constamment à ses lèvres avec un geste affaibli, mais qui rendait encore l'élan d'amour qui sortait de son cœur. Il recommanda, lorsque ses yeux se fermentaient à la lumière et qu'il ne pourrait plus prononcer les doux noms de JÉSUS, Marie,

Joseph, de les lui articuler à haute voix, afin qu'il eût le bonheur de les entendre prononcer tant qu'un reste de vie serait en lui. L'amour filial redisait encore ces noms bénis, que déjà, vers la troisième heure de la nuit, un mercredi, jour consacré à saint Joseph, notre digne ami partait pour le ciel.



UN GRAND PÉCHEUR CONVERTI PAR SAINT JOSEPH.

UN malheureux, plongé dans une affreuse misère, était sur le point d'expirer après une vie criminelle. La charité chrétienne était bien parvenue à diminuer les rigueurs de son triste état, mais elle n'avait pu pénétrer dans l'intérieur de cette âme infortunée, bien résolue de refuser tout secours spirituel.

Par suite de ses vices, ce moribond était descendu dans ces abîmes profonds dont parle le prophète, où ne sentant plus le remords, on méprise tout ce qui vient de Dieu.

C'est en vain que la charité la plus affectueuse lui représentait les malheurs irréparables auxquels il s'exposait. Il ne répondait à cette touchante sollicitude que par un sourire vraiment satanique.

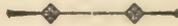
Les prêtres pleins de dévouement qui cherchaient à arracher cette âme à l'enfer se seraient découragés si ce dévouement n'avait pas pris sa source dans le Cœur infiniment miséricordieux de JÉSUS.

On était au mois de saint Joseph ; on eut la bonne pensée de recourir à ce glorieux Patriarche, afin

d'obtenir, par sa puissante médiation, la conversion sincère de ce pécheur qui voulait se damner.

O puissance de la prière ! O miséricorde de saint Joseph ! Dès le matin du 19 mars, ce malheureux demande lui-même les secours religieux ; il veut qu'on lui amène le prêtre qu'il a le plus injurié ; il recueille le peu de forces qui lui restent pour faire une confession générale de toute sa vie avec de grands sentiments de contrition. Quelques heures plus tard il n'était plus.

Gloire à JÉSUS, par Marie et Joseph !



RESPECT A SAINT JOSEPH.

LA catholique Espagne est bien toujours la nation dévouée à saint Joseph. Tous les fidèles savent par cœur les paroles admirables de confiance de sainte Thérèse, sur le crédit de ce glorieux Patriarche auprès de JÉSUS qui a bien voulu être appelé son fils. Malheur à celui qui manque publiquement de respect à l'auguste chef de la Sainte-Famille, comme le prouve le fait suivant :

Il y a quelques années, un accident fâcheux s'est produit à Guadalajura, siège de l'école militaire du génie, à l'occasion de la procession que la corporation des menuisiers fait pour la fête de saint Joseph.

Un élève de l'école ne s'étant pas découvert au moment où passait la statue du Patron de l'Église, fut vivement pris à partie par des personnes présentes.

On n'est pas généralement endurant dans ce pays de foi, quand on croit apercevoir une insulte à la reli-

gion. Une rixe s'ensuivit. Le directeur de l'école n'ayant pas pu parvenir, dans une enquête, à découvrir le coupable, avait décidé de renvoyer un élève sur dix, désigné par le sort : ce que voyant, le coupable se dénonça lui-même et ses camarades implorèrent sa grâce auprès du chef de l'École du génie.



LE CŒUR D'UNE MÈRE EST UN TRÉSOR.

LES vœux et les prières d'une bonne mère sont toujours exaucés. En voici une preuve sans réplique.

Un jeune homme appartenant à une pieuse famille du Nord avait été enrôlé parmi les mobiles de son département. Sa mère, désolée de son départ, l'avait recommandé avec larmes au saint Patron des familles ; et elle avait même offert à Dieu le sacrifice de sa propre vie pour sauver celle de son fils. Saint Joseph veilla sur le jeune homme, et, après bien des dangers et des fatigues, le 18 mars, veille de sa fête, il le rendit à sa bonne mère, dont le cœur surabonda de joie et de reconnaissance. Hélas ! son bonheur devait être de courte durée. Le jeune homme était rentré dans sa famille malade et souffrant. Huit jours après, il fut atteint de la petite vérole, avec des caractères si alarmants, que les médecins désespéraient de le sauver. Sa tendre mère voulut le soigner, et, afin d'assurer plus efficacement sa guérison, elle renouvela, par l'entremise de saint Joseph, le sacrifice qu'elle avait offert à Dieu. « Seigneur, disait-elle, acceptez ma propre vie et épargnez celle de mon fils. » Elle fut exaucée. L'enfant

guérit, mais la pauvre mère, atteinte de la petite vérole, fut conduite en quelques jours aux portes du tombeau, et elle expira le 24 avril, victime de son dévouement et de sa tendresse.

Oh ! qu'il est vrai que le cœur d'une mère est le chef-d'œuvre du ciel !



SAINT JOSEPH, PATRON DE LA BONNE MORT.

I L y a quelques années, lisons-nous dans la *Semaine religieuse de Cambrai*, un vieillard inconnu se présenta chez un prêtre pour lui demander de venir auprès d'une mourante, et lui indiquait l'adresse à laquelle il voulut le conduire.

La rue désignée était éloignée et solitaire, le vieillard était inconnu, la nuit s'avavançait, on pouvait redouter un piège, et le prêtre hésitait ; mais le vieillard le pressa vivement :

— Il faut venir sans retard, il s'agit de donner les sacrements à une pauvre vieille femme à toute extrémité.

Devant un devoir sacré, le prêtre cessa d'hésiter et suivit le messager. La nuit était glacée, le vieillard ne paraissait pas s'en apercevoir ; il allait au devant et disait au prêtre pour le rassurer :

— Je vous attends à la porte.

L'aspect extérieur de la maison devant laquelle on s'arrêta, n'offrait rien de rassurant, et le prêtre, qui portait le Saint-Sacrement, eut encore un mouvement d'appréhension ; mais songeant que Notre-Seigneur est venu pour les pécheurs, sur l'indication du guide, il tira fortement la sonnette. Aucune réponse.

Il frappa plusieurs fois, et ce fut le même silence.

Le vieillard se tenait à quelque distance, et le prêtre lui dit enfin :

— Vous voyez que c'est inutile, on ne vient pas m'ouvrir...

— Laissez-moi frapper, disait le mystérieux personnage, en s'avancant, pendant que le prêtre reculait d'un pas, et dès que la porte sera ouverte, entrez au plus vite, montez jusqu'à tel palier, ouvrez la chambre du fond et là vous trouverez l'agonisante.

Ces paroles singulières étaient dites avec tant d'autorité, que son interlocuteur ne fit aucune objection. Le vieillard heurta d'une manière étrange, la porte s'ouvrit aussitôt et le prêtre, sans hésitation cette fois, entra, monta, ouvrit la chambre indiquée et se trouva en face d'une femme étendue sur un lit de douleur et qui, dans son abandon, répétait au milieu des gémissements :

— Un prêtre ! un prêtre ! on me laissera donc mourir sans prêtre ?

Le ministre de Dieu s'approcha .

— Ma fille, voici un prêtre.

Mais elle ne voulait pas le croire.

— Non, s'écria-t-elle, personne dans cette maison ne voudrait chercher un prêtre !

— Ma fille, un vieillard m'a appelé près de vous.

— Je ne connais pas de vieillard, reprit la mourante

Cependant le prêtre parvint peu à peu à la convaincre qu'il était le ministre de Dieu qu'elle appelait et lui offrit les sacrements.

Elle accusa alors de nombreux péchés qui pesaient lourdement sur sa conscience, et manifesta une si vive contrition, que le prêtre, étonné de rencontrer tant de foi en une personne séparée si complètement de Dieu, lui demanda si elle n'avait pas conservé quelques pratiques de dévotion.

— Aucune, dit-elle, sauf une prière que je disais chaque jour à saint Joseph pour obtenir une bonne mort. Le prêtre prépara toutes choses pour les derniers sacrements, et pendant ce temps plusieurs personnes entrèrent dans la chambre et en sortirent sans paraître l'apercevoir.

Il donna à la pécheresse repentante le saint Viatique qu'il avait apporté, ainsi que l'Extrême Onction, et ne la quitta que lorsque, pleine de paix, elle eut remis son âme purifiée aux mains de JÉSUS-CHRIST.

La même solitude régnait toujours ; le prêtre regagna la porte et sa demeure sans rencontrer personne ; mais réfléchissant sur l'événement de la nuit, sur le ministère consolant qu'il avait rempli, il sentit naître en son cœur la conviction que le charitable vieillard n'était autre que le glorieux et miséricordieux saint Joseph, patron de la bonne mort.



PÉCHEUR ENDURCI CONVERTI SUR SON LIT DE MORT.

UN homme irréligieux dans toute l'acception du mot, vivait éloigné de Dieu, des sacrements et de toute pratique religieuse depuis quarante ans. Il en avait cinquante-deux ! Atteint d'une maladie grave, il

voyait la mort s'approcher à grands pas, et cependant ne faisait rien pour s'y préparer. Ses parents, l'ayant toujours entendu se moquer des prêtres et de la religion, n'osaient lui parler de confession... Sur ces entrefaites, le malade perdit l'usage de la parole, ou à peu près ; il ne fut plus possible de comprendre ce qu'il disait. Il avait en cet état des accès de désespoir ; un soir qu'il s'abandonnait ainsi, se frappant la tête contre le mur, quelqu'un s'approcha de son lit et lui passa au cou une médaille de saint Joseph. — Revenu à lui, le pauvre désespéré porta la main à son cou, en retira la médaille, la regarda et la remit doucement à sa place. Saint Joseph avait rompu la glace de son cœur. Le pauvre pécheur demanda le prêtre, la parole lui étant revenue, et il commença sa confession le mercredi. Ce n'était plus le même homme, il ne parlait plus que de Dieu, demandait sans cesse son confesseur. Enfin il est mort dans de grands sentiments de foi et de piété.



LA PLACE DE SAINT JOSEPH D'APRÈS PIE IX.

PIE IX de sainte mémoire aimait les beaux-arts, et fournissait toujours aux artistes de Rome autant que le permettait son trésor appauvri, l'occasion de montrer leur talent.

Un peintre des plus estimés avait reçu la commande d'un tableau dont nous ne nous rappelons plus exactement le sujet, mais où il devait faire entrer une image du ciel. Il y travaillait avec ardeur et touchait à l'achèvement de son œuvre, quand un jour, dans

une promenade, le Souverain Pontife se présente à son atelier.

Après quelques-unes de ces paroles aimables dont il avait si bien le secret, Pie IX demanda à voir son travail. Pendant que l'artiste expliquait la composition du sujet et désignait les différents personnages :

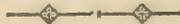


PIE IX.

— Et saint Joseph, où l'avez-vous mis ? — demanda le Pape, en l'interrompant.

— Très-Saint-Père, le voici, en haut, dans cet angle.

— Non, non, cher fils, reprit Pie IX, mettez-le à côté de JÉSUS et de Marie. Ne l'éloignez pas de Dieu, car, au ciel, il en est bien près.



SAINT JOSEPH ET LES CONSCRITS DE LIESSE.

AU mois de mars 1865, pendant la neuvaine préparatoire à la fête de saint Joseph, un très fervent paroissien de Notre-Dame de Liesse, qui suivait exactement cette neuvaine, fut étonné de voir, un matin, en entrant à l'église, cinq jeunes gens de la paroisse y entrer également pour assister à la messe.

Comme ils étaient tous avec des blouses bleues très propres, et en tenue de voyage, il ne tarda pas à se rappeler qu'on était au jour du tirage au sort pour le canton de Sissonne. C'étaient en effet les conscrits de Liesse, qui, avant de partir, venaient implorer le ciel sur une affaire si importante pour eux et leurs familles.

Ce brave homme, mu par un sentiment de généreuse et fraternelle charité, s'intéressa vivement au sort de ces bons jeunes gens : il pria pour eux saint Joseph avec la plus grande ferveur durant tout le temps du saint sacrifice ; puis l'idée lui vint d'aller, après la messe, leur offrir à tous individuellement une petite image du saint Patriarche. Ce qu'il fit en effet, mais avec tant de discrétion, que chaque conscrit, en acceptant l'image, se croyait seul parmi les camarades à remplir cet acte de dévotion envers le Chef de la Sainte Famille.

On arrive à Sissonne.

Le sort désigne la commune de Liesse pour tirer l'avant dernière.

Nos cinq jeunes gens s'avancent par ordre alphabétique, et le tirage commence.

Tous tirent un bon numéro.

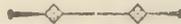
Le maire de Liesse était dans une jubilation facile

à comprendre, tandis que le préfet, le complimentant, lui disait en souriant doucement :

« Il faut que vos jeunes gens, monsieur le maire, aient vigoureusement prié Notre-Dame de Liesse ! »

Le dimanche suivant, jour où l'on célébrait solennellement dans l'église de Liesse la fête de leur glorieux Protecteur, un superbe cierge, acheté en commun, brûlait devant son autel, et témoignait aux yeux de toute la paroisse que saint Joseph n'avait pas obligé des ingrats.

Chose curieuse ! et qui ne manqua pas d'être remarquée à Liesse : de nos cinq braves conscrits, si visiblement favorisés par saint Joseph, celui qui tout en gagnant comme les autres, n'obtint cependant qu'un numéro bien inférieur à ceux de ses camarades, fut précisément le seul qui avait mis une certaine hésitation à accepter la petite image de saint Joseph, quand le bon paroissien ci-dessus nommé la lui offrit.



UNE BELLE MORT SOUS LE PATRONAGE DE S. JOSEPH.

LE P. Séraphin, religieux cistercien de Notre-Dame de Sénanque, après avoir bien rempli toutes les journées de sa courté existence, devait, dans les desseins de Dieu, employer son dernier jour de la manière la plus consolante et la plus propre à lui procurer une sainte mort.

« Le samedi 21 mai (1867), veille de son trépas, fut divisé comme en trois parties : La première, de deux heures du matin à quatre, fut consacrée au souvenir de

JÉSUS en croix ; la deuxième partie, de quatre heures du matin à deux heures du soir, au souvenir de sa tendre Mère, la Vierge Marie ; et la troisième, de deux heures du soir jusqu'à la fin, à de pieux entretiens avec le glorieux Patriarche saint Joseph...

« ...A deux heures de l'après-midi, le Père de Sénanque, en prenant son bréviaire, fit remarquer au P. Séraphin que l'Église commençait la fête du Patronage de saint Joseph, et qu'il allait réciter à son intention, et près de lui, les premières vêpres de cette solennité. Dire la joie que lui causa cette pieuse attention serait chose difficile. Depuis lors, le malade ne cessa de parler de saint Joseph. « O saint Joseph ! « s'écria-t-il quelquefois dans l'élan de sa ferveur, il « faut que vous m'obteniez une grâce à l'occasion de « votre fête...! » Puis, l'instant d'après, s'adressant à son confrère : « Dites pour moi, mon Père, beaucoup « de choses à saint Joseph —, c'est sa fête ! »

— Oui, reprit le Père, je vais prier pour vous pendant toute cette fête, le bon saint Joseph ! Il est le soutien de ceux qui souffrent, le défenseur des agonisants, et le patron de la bonne mort... Mais on dit aussi qu'il est l'avocat des causes désespérées ; je vais donc le prier de vous obtenir une guérison complète.

— Oh ! pas tant, interrompit le malade ; demandez seulement une bonne nuit, pour que je puisse un peu reposer ; c'est assez d'un coup !

— Eh bien ! c'est une affaire conclue, il faut que saint Joseph vous obtienne un peu de repos cette nuit. Offrez-lui pour bouquet de fête vos souffrances ; je

l'accompagnerai de mes meilleures prières, et il ne pourra vous refuser une paisible nuit.

Le soir, pendant que les parents prenaient leur repas, le Père de Sénanque, se trouvant seul avec le malade, la conversation s'échauffa merveilleusement de part et d'autre, et toujours il ne fut question que de saint Joseph et de la nuit tranquille si vivement désirée. Le P. Séraphin se sentait fort de cette espérance ; il causait volontiers, il priait et le Père priait à haute voix avec lui, disant à saint Joseph tout ce que son cœur lui dictait.

« La nuit fut calme, très calme : mais c'était le calme qui précède ordinairement la mort. Le malade remerciait saint Joseph de lui avoir obtenu la grâce d'une bonne nuit, lorsque, vers les cinq heures, il se trouva tout à fait mal dans son fauteuil. Il pria son Père de le transporter sur sa couche ; alors il entra dans un doux repos. On eut peu de peine à comprendre qu'il se mourait ; on se hâta d'aller chercher le P. S... qui vint aussitôt.

« Mon cher frère, lui dit-il, répétez bien dans votre cœur : *Jésus ! Jésus ! Jésus !*

« A cette triple exclamation, sa belle âme se détache sans effort de son enveloppe terrestre, et le P. Marie-Séraphin passe doucement de l'exil à la patrie, de la souffrance de la terre à la récompense du ciel.

« C'était le 12 du mois de Marie 1867, troisième dimanche après Pâques, le jour de la fête du patronage de saint Joseph. »



UN JEUNE AGONISANT SUBITEMENT GUÉRI
PAR SAINT JOSEPH

UN dimanche, après vêpres, le grand'père du jeune Ferdinand vint le prendre au Pensionnat des Frères, à Ploëmeur (Morbihan) :

— Je viens, dit-il au Frère directeur, chercher mon petit-fils, afin qu'il puisse voir son frère en vie, que dis-je, en vie ? peut-être sera-t-il mort à notre arrivée.

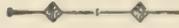
Le bon Frère, en entendant ces paroles, est touché de compassion, et il va prendre immédiatement une médaille et un cordon de saint Joseph.

— Attachez, dit-il, cette médaille au cou du jeune malade, et ce cordon autour de ses reins ; peut-être lui rendront-ils la santé.

Le vieillard et l'enfant arrivent à la maison : le petit moribond n'avait plus qu'un souffle de vie, il ne reconnaissait aucun des nombreux amis de sa famille qui l'entouraient et les médecins l'avaient abandonné. Sa mère, bonne chrétienne, pleine de foi et d'espérance, lui met les objets bénits en l'honneur de saint Joseph. Aussitôt, — ô efficacité de la foi ! ô puissance de l'auguste époux de Marie, — l'enfant ouvre les yeux, sourit à tous ceux qui le considèrent pleins d'étonnement, et parle à son frère comme s'il ne souffrait plus rien. Tous les témoins de ce merveilleux changement sont ravis d'admiration et se demandent ce qu'on a fait au jeune malade. L'heureuse mère, transportée de joie et montrant la médaille et le cordon bénits, s'écrie : « Saint Joseph vient d'opérer un prodige en faveur de mon fils. »

Le lendemain, ce cher enfant s'est levé en bonne

santé, s'est amusé toute la journée avec son frère, et a continué depuis ce moment à se bien porter.



SAINT JOSEPH PROTÈGE LES JEUNES GENS A
L'ÉPOQUE DES EXAMENS.

PPLUSIEURS de nos jeunes lecteurs sont sans doute tentés de se plaindre de l'obligation où ils sont de subir des examens avant d'entrer dans la carrière qu'ils veulent embrasser. Ah ! s'ils connaissaient mieux les périls de leur âge, loin de se plaindre, ils se réjouiraient de la nécessité où la Providence les met de prendre des habitudes d'un travail sérieux, pour échapper aux tentations qui assaillent de tout côté les jeunes gens livrés à l'oisiveté et à la mollesse.

Toutes les facultés de l'homme réclament le travail. C'est l'étude qui perfectionne la raison, qui développe, orne et grandit l'imagination, qui nous ouvre tous les trésors des connaissances humaines. Par l'étude, l'intelligence acquiert les forces nécessaires pour s'élever aux plus hautes conceptions. L'étude console, embellit, transfigure la vie. Il faut plaindre ceux qui négligent de s'y adonner dès leurs plus jeunes ans ; ils se privent d'une foule d'avantages qu'ils regretteront quand arrivera pour eux l'âge mûr.

Mais ne l'oublions pas, jeunes serviteurs de saint Joseph, le travail, l'étude assidue, ne suffisent pas pour réussir ; vous pouvez semer et arroser, Dieu seul donne l'accroissement. Voilà pourquoi vous devez être fidèles à implorer son secours par la puissante médiation de Marie et de Joseph, à l'exemple des jeunes

gens dont nous allons brièvement rapporter les succès.

On nous écrit de Louvain, 20 octobre 1895 :

Deux examens à subir inquiétaient vivement deux jeunes gens. Saint Joseph est pris pour protecteur, et les examens sont passés avec bonheur.

— Pendant le cours de son année scolaire, un jeune homme se trouvant découragé par le nombre des matières que l'on imposait aux candidats du baccalauréat, s'adressa avec une grande confiance à saint Joseph. A partir de ce jour, malgré les nombreuses difficultés qu'il a rencontrées dans ses études, il ne s'est pas découragé, au contraire, une force surnaturelle le soutenait et le poussait au travail. Il occupe actuellement une belle place dans la magistrature.



SAINT JOSEPH, PROTECTEUR DES ENFANTS
QUI SE PRÉPARENT A LA PREMIÈRE
COMMUNION.

DANS un collège, où la confiance est grande en la protection de saint Joseph, le Supérieur fait réciter chaque jour du mois de mars, une prière spéciale pour les enfants qui se disposent à faire la première communion. Cette pratique lui a été inspirée par la lecture du trait suivant :

« Il y avait en Italie un missionnaire, appelé le P. Léonard, qui ne pouvait prêcher à une première communion sans répandre des larmes en abondance. On le trouvait quelquefois à l'écart, pleurant amèrement. « Mais, mon Père, qu'avez-vous ? » lui disaient ceux

qui l'entendaient. « Ah ! il se prépare pour tel jour (c'était celui de la première communion) plusieurs calvaires où JÉSUS-CHRIST sera crucifié. Il y a des enfants assez malheureux pour cacher leurs péchés en confession ; d'autres ne se repentent pas ; d'autres enfin ne comprennent pas la grandeur de l'action qu'ils vont faire. Pour peu qu'on aime Dieu, peut-on se dispenser de pleurer ? peut-on ne pas sentir l'horreur d'un pareil attentat ? »

« Donc, le zélé supérieur, neuf jours avant la première communion de ses élèves, fait faire une neuvaine à saint Joseph pour lui demander avec instance que tous les enfants fassent bien la première communion, et que parmi eux il ne se trouve pas de Judas...

« Le dernier jour d'une neuvaine (qui était la veille de la première communion), un enfant tout éploré vint trouver son confesseur et lui dit ces paroles :

« La nuit dernière, mon Père, je n'ai pu dormir, il me semblait voir saint Joseph courroucé me dire : « Malheureux, on me demande qu'il n'y ait pas de Judas et tu veux l'être, car tu as caché des péchés graves. » Ces paroles m'amènent à vos pieds pour réparer mes confessions sacrilèges et vous dire tout ce que j'ai sur la conscience. »

Oh ! saint Joseph, donnez la force et le courage à tous les premiers communiants, d'avouer leurs fautes au saint Tribunal de la pénitence, afin que leurs confessions bien faites soient le prélude d'une bonne première communion.



LES MISSIONNAIRES PROTÉGÉS PAR
SAINT JOSEPH.

COTE des Esclaves. — M. Dorgère, des Missions-Africaines de Dyon, supérieur de la mission de Saint-Joseph de Tocpo, écrivait, il y a quelques années :

« En ce moment, ma santé n'est pas brillante ; je suis malade depuis un accident qui m'est arrivé le 24 juillet.

« Étant allé pour affaires à Porto-Novo, je m'embarquais vers midi et demi pour entrer à Tocpo. Le temps était on ne peut plus mauvais et la lagune agitée comme la mer.

« Les canotiers affirmaient qu'il n'y avait pas de danger à courir. « Sans doute, disaient-ils, gens et bagages seront trempés, mais la pirogue se comportera bien. » Ils traversèrent une partie de la lagune à la pagaie pour prendre le vent. Par intervalles, des paquets d'eau embarquaient dans la chaloupe. Je voulus retourner.

« — Ce n'est rien, disaient mes gens ; Père, laisse faire, une fois que nous aurons vent arrière, ce sera fini et nous serons rendus de bonne heure.

« Enfin, nous attrapons le vent, on arrange la voile, la pirogue semblait voler sur les eaux ; un steamer n'eût pu la devancer. Mes hommes riaient de ma frayeur, quand le *cipos* (liane) qui retenait la voile se rompt tout à coup ; en un clin d'œil le canot chavire et nous sommes précipités dans l'eau, à deux ou trois mètres de notre embarcation. Heureusement j'avais quitté soutane, bas et souliers !

« — A la pirogue! à la pirogue! s'écrient les rameurs;
et tous de nager vigoureusement en remontant le flot
pour nous accrocher à notre unique planche de salut.



LE PÈRE DORGÈRE.

Après beaucoup efforts, les pieds et les mains ensan-
glantés, nous en vînmes à bout et nous pûmes nous
hisser sur le dos de notre pauvre embarcation. Déjà

Porto-Novo était loin de vue, pas une voile à l'horizon, la côte éloignée d'au moins six cents mètres de chaque côté. Les canotiers se mettent à pleurer :

« — Blanc, nous allons mourir !

« Chaque vague faisait d'abord plonger l'avant de la pirogue, et l'arrière, à son tour, s'enfonçait dans l'eau. Pour nous maintenir, il fallait tantôt remonter, tantôt redescendre et exécuter le mouvement d'une navette. Mes noirs comprirent que nous ne pouvions lutter longtemps de cette façon et que nos forces devaient sous peu s'épuiser.

« — Père, dit l'un d'eux, partons à la nage.

« Je me rends à cette invitation, oubliant que le soleil d'Afrique et les fièvres de la côte nous enlèvent une partie de nos forces. A peine avais-je fait vingt mètres que je me sentis épuisé.

« — Allez, dis-je à mes compagnons ; pour moi, je n'en puis plus, et si je parviens à regagner la pirogue peut-être pourrai-je me sauver !

« Je nageai de nouveau vers l'embarcation que de hautes lames dérobaient parfois à mes regards. Rassemblant toutes mes forces, je luttai contre les flots et bientôt je parvins à remonter sur le dos du canot.

« Les noirs n'allèrent pas loin ; ils revinrent, eux aussi, à la pirogue et nous nous retrouvâmes dans la même position. Tout moyen étant épuisé, j'adressai cette prière à saint Joseph :

« Grand Saint, qui m'avez conduit par la main jusqu'à la côte des Esclaves, voyez en quel danger je me trouve présentement. Sauvez-moi et je vous promets de faire connaître la façon dont vous aurez pro-

tégé votre pauvre missionnaire. Si vous me tirez de ce mauvais pas, je m'engage à vous élever une statue devant notre maison, en témoignage de votre puissance !

« Ma prière à peine terminée, une pirogue, montée par cinq noirs, débouche, du milieu des herbes, droit en face de nous. Nous crions au secours, et l'on vient nous recueillir. Nos sauveurs atteignent, après beaucoup d'efforts, une coupure faite dans les roseaux et nous débarquent sur le rivage.

« Dans cet accident, j'ai tout perdu : argent de la mission, caisse, souliers, linge d'autel, etc. Quoi qu'il en soit, je dois la vie au bon saint Joseph ! Que tous ceux qui apprendront le danger que j'ai couru s'unissent à moi pour lui rendre mille actions de grâces ! Qu'ils pensent aussi à la promesse que je lui ai faite. »



SAINT JOSEPH PATRON DE LA BONNE MORT.

LA lettre suivante écrite, il y a bon nombre d'années, par un prêtre du diocèse de Cambrai à son curé, qu'une maladie mortelle retenait loin de son troupeau décimé par le choléra, montre combien la protection de saint Joseph est efficace à l'heure de la mort.

« Vous souvenez-vous qu'il y a deux ans environ, revenant du cimetière, où j'avais rendu les derniers devoirs à M. C..., je vous fis part de la peine que je venais d'éprouver. Une pluie torrentielle nous avait assaillis à la sortie du cimetière et nous avait forcés à nous réfugier dans la maison du concierge. Là, le capitaine en retraite H..., ne respectant ni la douleur de la famille,

ni la sainteté du lieu, avait blasphémé et, avec un cynisme incroyable, avait dit : « Je veux mourir comme j'ai vécu et je n'ambitionne d'autres funérailles que celles qui seront faites à mon chien. »

Depuis que j'eus entendu ces paroles, chaque fois que je le rencontrais, je demandais à saint Joseph de lui obtenir la grâce d'une bonne mort.

Or, un dimanche, après les vêpres de la solennité du Rosaire, on vint m'avertir que le capitaine H... avait le choléra. Je m'en allai résolûment à sa demeure, rappelant en chemin au bon saint Joseph que j'avais mis la mort de ce malheureux sous sa protection.

Je le trouvai dans un infect taudis. A peine m'y vit-il entrer qu'il se dressa sur son séant, animé par la fureur : « Ne m'approchez pas, votre souffle m'empoisonne, votre présence me fait mourir. » La femme qui le soignait eut peur et se précipita dans l'escalier. Je restai seul avec lui. Mais déjà il ne pouvait plus me repousser, la douleur l'avait rejeté sur son lit et les crampes qui le torturaient lui faisaient jeter des cris de douleur. Je saisis la laine des couvertures et me mis à le frictionner. La crise passée, je le regardai fixement dans les yeux, et lui dis avec un sourire :

— Vous voyez, capitaine, que je ne vous fais pas mourir.

Puis j'ajoutai :

— Capitaine, dans quelques heures vous allez paraître devant Dieu. Il faut mettre ordre à vos affaires.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel j'invoquai de nouveau saint Joseph. Le capitaine l'interrompit le premier pour me dire :

— Vous êtes trop jeune !

Ce mot était un mot de conversion. Je me hâtai de demander :

— Qui voulez-vous ?

— Le doyen C...

— Il est malade et absent.

— Le doyen du Coll...

— Je vais le chercher.

Je trouvai M. le doyen à la porte de son église avec Sœur C... qui lui présentait une liste de malades.

— Je me dois aux miens avant tout, me dit-il.

Je revins auprès du capitaine et je lui dis :

— Le doyen du Coll... ne peut venir. Je suis jeune, mais je suis prêtre : confessez-vous.

Et je lui fis le signe de la croix comme une mère fait à son petit enfant.

Il se confessa. J'allai chercher les saintes Huiles. Les voisins, réunis au bas de l'escalier, ne pouvaient en croire leurs yeux. Ils me suivirent, et leur étonnement redoubla quand ils virent celui dont l'impiété et la déplorable conduite leur étaient si connues, saisir, pour les baiser, les mains qui avaient tracé sur son corps les onctions saintes.

Le lendemain j'allai voir si le capitaine vivait encore. J'appris qu'il avait été transporté à l'Hôtel-Dieu. Je m'y rendis. Dès que je mis le pied dans la salle, il m'aperçut et il m'appela :

— Venez donc, M. l'abbé, il faut que je me *reconfesse*.

— Inutile, capitaine, ce qui a été fait hier est bien fait.

— Non, je veux recommencer pour faire mieux.

Et il se confessa de nouveau.

Après l'avoir entendu, je pus lui donner le saint Viatique, qu'il reçut avec une piété qui édifia toute la salle.

Je ne sais s'il se ressouvint de la scène du cimetière, mais après son action de grâces, il me dit :

— Il me reste quelque argent, faites-moi faire un service de 2^e classe, et qu'il y ait des religieuses autour de moi qui prient pour mon âme.

Je lui dis que je ne pouvais me charger de cette commission, mais que je ferais venir qui il voudrait, pour recevoir ses dernières volontés. Il demanda M. D..., le peintre.

Hélas ! ses intentions ne furent point remplies. Il dut être emporté avec les autres morts de l'Hôtel-Dieu, dans cet énorme corbillard que l'administration a fait construire en ces tristes jours et où les cercueils, étagés les uns par-dessus les autres, sont conduits au cimetière sans même passer par l'église.

Peut-être saint Joseph, qui avait obtenu la conversion de son âme, a-t-il voulu qu'il portât la peine du mépris qu'il avait fait des cérémonies funèbres.



IMAGE CONSERVÉE AU MILIEU DES FLAMMES.

VOICI ce que raconte une personne qui a vu la chose de ses yeux :

Un violent incendie se déclara dans une magnanerie remplie de paille et de matières inflammables. Le vent du Nord soufflait avec fureur. Des cris affreux se font entendre : je cours à la chapelle ; j'allume la lampe, je promets à saint Joseph qu'elle brûlera huit jours, je l'appelle au secours. Cependant le tocsin ras-

semblait les paysans ; les flammes, chassées par le vent, passaient de la magnanerie dans la maison. La destruction de la résidence était imminente. — Nous demeurâmes deux heures en face du sacrifice ; mobilier et lingerie, tout était dehors... Je remonte à ma chambre pour m'assurer qu'il n'y restait rien de précieux, et faire mes adieux à ma chère maison de plaisance. Un beau saint Joseph en photographie restait appendu près de mon lit. Je le saisis ; l'incendie vomissait la flamme par une fenêtre. Je jette saint Joseph au milieu de ce feu dévorant. — Soudain, le vent tombe. Les maçons ont abattu la toiture et sont maîtres du feu. L'après-midi, des familles amies viennent nous visiter. Je raconte l'histoire de ma photographie. — « Oh ! qui me rendra mon saint Joseph ! » — Et comme j'achevais cette exclamation, voilà qu'une fermière heurte à la porte, et nous présente intacte, sans tache et sans brûlure, mon saint Joseph trouvé au milieu des pierres, des cendres et des débris calcinés !... Cette image est encadrée, entourée de fleurs, exposée dans la chapelle du château.



MAUVAISE CONFESSION RÉPARÉE.

ON sait quel terrible empire le démon exerce sur les enfants qui, par une crainte exagérée, ont fait de mauvaises confessions. La difficulté va toujours en augmentant, et il faut une espèce de miracle pour les décider à avouer bien sincèrement tous les sacrilèges et les autres péchés qui se sont multipliés comme à l'infini.

Un pauvre jeune homme de quinze ans qu'une mauvaise honte empêchait de déclarer toutes ses fautes en confession, portait partout une conscience coupable déchirée par les plus cuisants remords. Espérant sortir de ce déplorable état, qui le rendait si malheureux, il prit le cordon béni en l'honneur de saint Joseph, et le jour même alla se confesser. Hélas ! au moment d'avouer tous ses péchés passés, il n'en eut pas le courage. Mais voilà qu'à peine sorti du confessionnal, il fut saisi d'un trouble inexplicable, et ne pouvant plus y tenir, il revint au tribunal de la Pénitence pour accuser, sans restriction aucune, tout ce qu'il avait eu le malheur de cacher jusqu'à ce jour. A dater de ce bienheureux moment, la joie et la paix des enfants de Dieu entrèrent dans son cœur. Il ne cessa de bénir saint Joseph, son puissant protecteur.



GUÉRISON ET CONVERSION.

UNE pieuse dame d'Angers avait promis de donner cent francs pour la construction d'un oratoire, si elle obtenait la conversion d'un de ses fils, en voie de perdition.

Rentrée chez elle, elle reçoit une lettre de Paris, lui annonçant qu'un autre de ses fils était dangereusement malade.

Alors elle retourne à l'oratoire de saint Joseph et promet de nouveau cent francs pour sa décoration, si cet autre fils pouvait revenir à la vie.

Dans cette double intention, elle part pour Paris, afin d'assister aux derniers moments de son fils mori-

bond, étant accompagnée de celui qui était un impie de première force ; et, qu'arriva-t-il ? Le second se convertit, et le premier recouvra sa parfaite santé. Pour en rendre grâces à Dieu, elle remit deux cents francs à M. le curé de Saint-Joseph pour la décoration de son sanctuaire, et plaça un *ex-voto* en témoignage de cette double faveur.



UN PETIT APOTRE.

NAGUÈRE un petit bonhomme de cinq ans avait établi son domicile dans une chapelle consacrée à saint Joseph. Grimpé sur une chaise, il restait là, soit à genoux, les mains jointes ; soit assis, dans un silence profond et dans une immobilité parfaite, pendant des heures entières. C'était aux heures de la journée où la chapelle est ordinairement déserte. Le Frère sacristain fut frappé de l'assiduité du bambin, et il ne put retenir cette courte prière qui s'échappa tout naturellement de son cœur : « *O bon saint Joseph, écoutez la prière de cet enfant, et ne lui refusez pas ce qu'il vous demande avec tant de piété et d'innocence.* »

Le pauvre petit priait pour la conversion de son père.

« Mon petit ami, dit le Frère en s'approchant de l'enfant, il faut faire un beau salut à saint Joseph, en disant : Saint Joseph, priez pour nous. »

L'enfant le prend au mot, et le voilà qui change sa méthode d'oraison. A l'immobilité succède le mouvement perpétuel. Rien de curieux comme de le voir, le chapeau à la main, passant de droite à gauche de

la chapelle, puis revenant de gauche à droite, et s'arrêtant chaque fois en face du maître-autel, au pied de saint Joseph, faisant une sorte de genuflexion, en disant son refrain : « Saint Joseph, priez pour nous ! » Il était occupé à cette nouvelle manière de prier quand sa maman vint le chercher. Il fallut partir. Deux heures après, son père arrivait pour se confesser. Depuis douze ans cet homme n'avait pas fait ses Pâques.

Confiance en saint Joseph, qui écoute si bien la prière des petits enfants.



MAUVAISES HABITUDES VAINCUES.

PAR suite de discordes dans ma maison, disait un malheureux père de famille, je m'étais adonné à la boisson, et peu à peu cette habitude était devenue chez moi une forte passion, qui a duré, hélas ! pendant cinq ans. Que de disputes, que de dissensions, que de mauvais sang dans ce laps de temps ! La cinquième année je me suis dit : Je ne boirai plus ; je priai, je suppliai la très sainte Vierge et saint Joseph, je prenais la résolution sincère de changer de conduite, mais cette passion dégradante me tyrannisait toujours et je retombai de nouveau. Enfin j'eus connaissance du cordon béni de saint Joseph, je le pris avec confiance ; le troisième jour après j'ai succombé encore une fois ; c'était au commencement du mois de mars dernier ; et depuis lors cela ne m'est plus arrivé, quoique j'aie encore la tentation de boire avec excès : mais alors je sens comme une main invisible qui me

retient, et grâce à Dieu et à saint Joseph, je triomphe.»



MORT ÉDIFIANTE D'UN FRÈRE DES ÉCOLES
CHRÉTIENNES.

LE bon Frère Protogenitus aimant les âmes comme son divin Maître, avait offert à Tunis le sacrifice de sa vie pour le salut de l'âme de l'un de ses anciens élèves, atteint d'une fièvre cérébrale. Le cher Frère avait à peine fait cette offrande au Seigneur que l'on voyait, contre l'attente des médecins, ce pauvre jeune homme reprendre connaissance, demander un R. P. Capucin, se confesser, recevoir les derniers sacrements plein de foi et de repentir, et mourir de la manière la plus édifiante, tandis qu'une légère indisposition dont était atteint le Frère Protogenitus s'aggrava tout à coup, au point qu'il ne put plus continuer son emploi et qu'il fallut le renvoyer en France respirer l'air natal. Mais Dieu, qui avait agréé son sacrifice, et saint Joseph, par les mains de qui il l'avait fait passer, lui avaient donné l'assurance qu'il ne guérirait point et que le prochain mois de mars verrait finir son pèlerinage ; aussi lorsque les docteurs dont il recevait les soins lui inspiraient des pensées d'espérance, il les remerciait, mais après leur départ, il disait aux Frères qui l'entouraient : « Nous verrons à la Saint-Joseph qui est-ce qui a raison, ou des médecins ou de moi. »

Vers la mi-février, M. l'aumônier du Noviciat, devant faire une absence forcée de quelques jours, lui proposa, comme précaution, de lui donner avant son

départ le sacrement d'Extrême-Onction. Le pieux malade répondit avec une grande assurance :

« Mon Père, vous pouvez partir sans aucune inquiétude, car vous me trouverez à votre retour dans le même état où vous m'avez laissé, mon heure n'étant pas encore arrivée. »

Il agit de la même manière le 25 du même mois.

Le dimanche 28 février, il reçut de nouveau la sainte communion, qu'il avait eu le bonheur de faire tous les dimanches. Le soir, il fit appeler le Frère directeur et lui dit :

« C'est demain que commencera le beau mois de saint Joseph, le mois où mon saint Protecteur, m'ouvrant les portes du ciel, m'introduira auprès de Dieu dans la sainte Patrie. Je lui avais demandé de mourir le jour de sa fête, mais réfléchissant sur l'embarras que j'occasionnerais à la maison ce jour-là, et à la fête patronale de l'Institut et du Noviciat que je troublerais par ma mort, j'ai demandé et obtenu de mourir le 3 mars, qui sera le premier mercredi de saint Joseph. En conséquence, si M. l'aumônier le veut bien, je me préparerai à recevoir l'Extrême-Onction. »

La journée du mardi s'écoula assez paisible ; il baisait plus fréquemment son crucifix et l'image de saint Joseph.

Enfin le lendemain, comme il l'avait annoncé, il rendit le dernier soupir en étreignant fortement sur son cœur les images de JÉSUS et de son bien-aimé Protecteur.

Tous, dans la maison, admirèrent les bontés du

Seigneur et les faveurs de saint Joseph à son égard. Depuis ce jour, les novices ne l'appellent que le pieux serviteur et le protégé de saint Joseph.

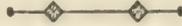


SAINT JOSEPH REFUGE DES PÉCHEURS
A LA MORT.

UNE jeune femme de vingt-sept ans, depuis longtemps malade, refusait tous les secours de la religion, malgré les prières, les démarches et les sollicitations de plusieurs âmes charitables et dévouées. Élevée très chrétiennement, elle avait été très pieuse jusqu'à l'âge de dix-huit ans ; aussi ne comprenait-on pas son refus absolu des sacrements. « Je veux bien « prier, disait-elle, faire tout ce que vous voudrez, « mais *jamais, jamais*, je ne me confesserai. J'espère « pourtant que le bon Dieu me fera miséricorde. » Et elle laissa comprendre qu'elle avait eu le malheur d'abuser de la grâce... — Cependant, au mois de janvier, la maladie faisait des progrès rapides et les personnes qui s'intéressaient à cette âme redoublaient leurs tentatives, mais en vain.. L'une d'elles alla demander une neuvaine de prières en l'honneur de saint Joseph, dans une maison d'éducation et supplia les enfants d'être ferventes et d'avoir confiance. Le second jour, la malade refusa la visite du prêtre plus obstinément que jamais ; pourtant, hélas ! elle était aux portes de la mort. « C'est inutile, dit une jeune « fille, saint Joseph ne veut pas nous exaucer, elle va « mourir sans sacrements. — Ne parlez pas ainsi, « reprit une autre : ce serait manquer de confiance :

« nous lui avons confié cette âme, il ne la laissera pas
« périr. » — « Je suis sûre que ce bon père obtiendra
« promptement cette conversion, ajouta une troisième,
« car je lui ai promis une neuvaine d'actions de grâces,
« et, s'il la désire, qu'il se hâte de nous exaucer. » Le
quatrième jour de la neuvaine, à sept heures du soir,
la malade refusa encore de recevoir les sacrements,
mais, cette fois, de manière à ce que personne n'osât
plus revenir à la charge. Hélas ! il faut le dire, quel-
ques Sœurs se découragèrent, et je fus du nombre...
Le cinquième jour, à huit heures du matin, on vint me
prier d'envoyer chercher la Sœur garde-malade pour
cette pauvre poitrinaire qui était à l'agonie... « Ah !
m'écriai-je les larmes aux yeux, saint Joseph, pourquoi
avez-vous été sourd à nos prières ? elle va mourir sans
sacrements. Comment croire aux témoignages de
sainte Thérèse qui a assuré qu'on ne vous invoquait
jamais en vain ? — Mais, reprit-on, la malade s'est
confessée ! — Pourquoi vouloir nous tranquilliser en
nous trompant ? Hier soir, très tard, elle a refusé la
visite du prêtre ; ce matin, elle est à l'agonie, et vous
osez me dire qu'elle s'est confessée ! — Je vous
l'assure : elle a passé une très mauvaise nuit, et, à six
heures, m'ayant fait appeler, elle me dit : « Je me sens
« très mal, allez me chercher M. N*** C'est lui qui
m'a mariée, il aura ma confiance. »... Elle a reçu le
saint Viatique, l'Extrême-Onction, et est on ne peut
plus heureuse, ainsi que son mari qui avait tant de
peine de la voir mourir sans les secours de la religion. »
Je ne pouvais croire à ce récit, et ce ne fut qu'après la
visite de la sœur que je vis combien avait été grande

la protection de saint Joseph, refuge des pécheurs.»



UNE AME PÉCHERESSE SAUVÉE PAR
SAINT JOSEPH.

SAINTE Joseph, disait un pauvre jeune homme, s'est conduit à mon égard en si bon Père que, pour lui témoigner ma vive gratitude, je veux publier hautement le miracle de grâce qu'il a opéré en ma faveur il y a peu de temps. Cette conversion prouvera une fois de plus le puissant crédit qu'il a sur le cœur de Notre-Seigneur et de la très sainte Vierge. J'avoue donc que, depuis de *nombreuses années*, je jouais avec mon salut, me mettant peu en peine d'éviter l'enfer. J'entassais péchés sur péchés, sacrilèges sur sacrilèges, sans craindre, pour ainsi dire, que le bon Dieu me punît en me faisant paraître devant lui dans ce déplorable état ; *dix-sept années* se sont passées ainsi. Parfois de bons sentiments m'animaient ; je considérais la grande miséricorde de notre divin Sauveur, qui frappait de mort de nombreuses victimes autour de moi et qui me laissait le temps de revenir à lui ; j'en prenais la résolution, mais sans résultat. Dieu, voyant que ces leçons de la mort ne me changeaient pas, m'envoya, il y a un an, un remords cuisant qui me rendait à charge à moi-même ; plus d'une fois, ma conversion était près de s'opérer, mais le démon, dont j'étais depuis si longtemps l'esclave, me suggérait de spécieux prétextes : Que diraient mon confesseur,... et d'autres personnes à qui je devais faire des révélations bien pénibles ? La honte finissait par l'em-

porter sur les remords, qui ne me quittaient pourtant pas un seul instant. Mais le Seigneur, qui voulait le salut de mon âme, ne se rebuta point de mes résistances ; voici le moyen dont sa miséricorde s'est servie pour me ramener à lui. Il mit dans mon esprit la pensée fixe que je devais mourir bientôt, que je ne verrais peut-être pas la fin de la semaine qui s'ouvrait. Cette pensée ne me quittait ni jour, ni nuit ; je des- séchais à vue d'œil ; ma pénible confession à faire était toujours devant mes yeux ; la perspective que l'enfer serait mon partage pour toute l'éternité m'ôtait presque la raison. Enfin, l'heure de la grâce sonna pour moi. Saint Joseph, que je priais tous les jours pour ma conversion, m'exauça. J'allais trouver mon confesseur, je lui racontai ma coupable vie de dix-sept années, et ce qui me déterminait à venir me jeter à ses pieds. Il me reçut avec bonté et me représenta que le reste de mes jours ne devait être qu'un hymne de reconnaissance et d'amour envers saint Joseph. Depuis ce jour à jamais béni, la joie du cœur est mon partage. Je commence une nouvelle vie, ne comprenant plus comment, pendant de si longues années, j'ai consenti à rester l'esclave du démon, plutôt que d'appartenir à Notre-Seigneur qui est si bon et si miséricordieux.

Si vous tombez, âme chrétienne, ne soyez pas désespérée, car le désespoir n'est pas de ce monde, il n'est qu'après la mort, au seuil de l'éternité malheureuse.

Fussiez-vous l'âme la plus enténébrée, la conscience la plus abaissée, le cœur le plus avili, la miséricorde

de votre Dieu dépasserait votre misère, et toute ressource n'est pas perdue.

Pour transformer une âme, que faut-il ? un regard de Dieu, une larme qui tombe de nos yeux sur les pieds de JÉSUS.



SAINT JOSEPH PROTECTEUR DES ÉTUDIANTS.

UN prêtre zélé écrivait, il y a quelques années, du petit séminaire de Meximieux :

« Depuis près de dix ans, j'ai souvent recommandé aux élèves de notre séminaire d'invoquer saint Joseph pour leurs besoins spirituels, et aussi pour le succès de leurs études ; jamais ils ne l'ont fait en vain. »

C'étaient des neuvaines faciles à faire que je conseillais à ces jeunes gens, dont tous les moments sont pris. Par exemple, *neuf fois* l'invocation : *Saint Joseph, homme Juste ; saint Joseph, père nourricier de Jésus ; saint Joseph, époux de Marie, priez pour nous*, — et un *Pater*, et un *Ave*. Voici quelques résultats dont le souvenir m'est resté. L'un d'eux, un élève de troisième : « Je viens vous dire que jeudi j'ai été premier ; j'ai été tellement surpris, honteux d'avoir été si bien exaucé, que je n'osais pas vous le dire.—Eh bien, lui dis-je, faites une neuvaine encore pour remercier saint Joseph. » Ce brave jeune homme, confiant en saint Joseph, est présentement au grand séminaire et fera un bon prêtre selon le cœur de Dieu. Un autre, originaire de Lyon, vint me dire : « Dans la première composition, j'ai gagné seize places. » Un troisième élève était heureux de m'annoncer qu'il en avait gagné quatre ;

un quatrième m'avoua qu'il obtenait tous les jours des attestations de travail de son professeur, depuis qu'il priait notre saint. Un grand jeune homme, bon élève, venait d'arriver à la maison ; les premiers mois, tout allait bien en classe, excepté l'étude de la langue grecque. C'était là sa croix impossible à porter. Que de chagrins, que de larmes ! Je ne savais comment l'encourager. Il me dit : « Je vais me retirer. Essayez un moyen : faites une neuvaine à saint Joseph, nous verrons. » Il la fit tout de suite, et peu de semaines après, donnant à cette étude toute sa bonne volonté, il ne me parlait plus de ses dégoûts et découragements : « Monsieur, j'aime autant le grec que le latin, maintenant. » Actuellement, il est un des bons et forts élèves de sa classe.

Chers étudiants, qui avez des difficultés dans vos études, invoquez donc avec confiance saint Joseph et vous serez secourus.



DEUX JEUNES MARINS PROTÉGÉS PAR SAINT JOSEPH.

DEUX religieuses chargées de visiter la prison de la ville de Saint-Denis et de catéchiser les pauvres prisonniers, aperçurent un jour dans la cour de détention deux jeunes enfants qui leur inspirèrent un singulier intérêt. Elles prennent sur eux quelques informations et apprennent qu'ils sont pilotins à bord d'un vapeur qu'ils ont déserté ; on dit de plus qu'ils sont accusés d'une faute très grave, et que leur cause doit passer en cour d'assises le mercredi suivant. Les

religieuses s'approchent des jeunes gens, leur parlent avec intérêt, et leur recommandent de s'adresser avec confiance à saint Joseph. « Mercredi, c'est le jour de saint Joseph, leur disent-elles, si vous promettez à ce bon Père de vous confesser et de faire la sainte communion en son honneur, il vous protégera, soyez-en sûrs. »

Ces jeunes enfants promirent avec bonheur, heureux de l'intérêt qu'on leur témoignait. Leurs physionomies franches et ouvertes, leurs naïves réponses aux questions des Sœurs, n'annonçaient pas de grands criminels ; les religieuses se promettent de leur côté de bien prier saint Joseph pour eux. Le mercredi suivant, le jugement est prononcé, la grave accusation est écartée, les jeunes marins sont seulement condamnés, comme déserteurs du bord, à trois mois de prison. Ils attribuèrent avec raison cet heureux résultat à la protection de saint Joseph, car leur affaire pouvait avoir des suites fâcheuses. Ils ont rempli leur promesse envers saint Joseph qui n'a cessé de les protéger pendant leur séjour à la prison ; le révérend Père aumônier était enchanté de leur piété. Enfin, le jour même de leur sortie, ils trouvèrent un très bon embarquement à des conditions beaucoup plus avantageuses qu'ils n'auraient jamais osé l'espérer. Ils sont venus de nouveau remercier saint Joseph dans la chapelle des pauvres religieuses qui les avaient engagés à se mettre sous cette paternelle protection, et ils ont bien promis de s'en rendre de plus en plus dignes.



SAINTE THÉRÈSE PRÉSERVÉE D'UN GRAND
DANGER.

DANS un voyage que faisait sainte Thérèse avec plusieurs de ses filles, saint Joseph les sauva toutes d'une mort inévitable. Le conducteur de leur



SAINTE THÉRÈSE.

voiture s'étant égaré dans des lieux difficiles, les chevaux emportèrent la voiture vers les précipices. Thérèse, sur le bord de l'abîme qui allait tout engloutir, voyant ses compagnes saisies d'effroi, leur dit : « Mes chères Sœurs, le seul moyen d'échapper à la

mort, c'est de recourir à notre bonPère saint Joseph, et d'implorer son assistance. » Elles le firent, et tout à coup on entendit sortir du fond de l'abîme où elles allaient être précipitées, une voix qui leur dit : « Arrêtez, arrêtez, si vous faites un pas de plus, vous périssez toutes. » A cet ordre les chevaux s'arrêtèrent, et les religieuses demandèrent de quel côté il fallait tourner. La voix leur indiqua un endroit qui ne paraissait pas moins dangereux que celui où elles étaient. Elles obéirent néanmoins, et à l'instant elles se virent hors de péril. Alors le voiturier se mit en devoir de chercher jusque dans le précipice celui qui leur avait parlé, afin de lui rendre grâces ; mais il n'y trouva ni homme, ni aucun vestige humain. De son côté, sainte Thérèse, qui avait reconnu la voix à laquelle on devait un avis si charitable, ne put en garder le secret : « Mes chères Sœurs, leur dit-elle avec émotion, c'est bien en vain que notre guide cherche celui qui nous a sauvées de la mort; notre libérateur, c'est notre Père saint Joseph. »

Saint Joseph, chargé par le ciel de sauver la vie de JÉSUS dans sa fuite en Égypte, est par excellence le patron des voyageurs qui se placent sous sa protection. Quand vous ferez quelque voyage, ayez soin de l'invoquer avec confiance, afin qu'il vous préserve de tous les dangers que vous rencontrerez sur votre route.



SAINT JOSEPH AIME LES PETITS ENFANTS.

DANS le courant de l'année 1857, j'étais chargé de visiter, au nom de la conférence de Saint-Vincent de Paul de notre ville, une pauvre famille composée de la mère, du père et de cinq petits garçons; le père était malade à l'hospice; le plus jeune de ses petits enfant était gravement malade, la nature du mal était telle, que tout faisait présager une mort prochaine: une figure pâle, décomposée, une maigreur affreuse à voir. Le médecin, à la vue de ce petit squelette vivant, ne peut s'empêcher de dire à la mère: « Votre enfant va mourir, c'est inutile de prescrire des remèdes, sa guérison est impossible. » Ce qui est impossible à l'homme ne l'est pas à Dieu.

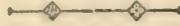
La pauvre mère, en entendant la décision du médecin, se mit à sangloter: mais tout à coup une lueur d'espérance vint éclairer son esprit et lui redonner un peu de courage; elle se rappela que j'avais donné à un de ses enfants, il y avait quelques semaines, un opuscule intitulé *Dévotion des sept dimanches consacrés à saint Joseph*; ce petit livre elle l'avait déjà lu et relu: les traits de protection de saint Joseph qu'il contenait lui reviennent à la mémoire; elle se sent animée subitement de la plus vive confiance; sur-le-champ elle dit à ses enfants qu'il fallait commencer une neuvaine à saint Joseph pour demander la guérison du petit Paul (c'était le nom de l'enfant malade).

Saint Joseph ne fit pas attendre longtemps la guérison sollicitée par des prières si pleines de confiance en lui.

A la fin de la neuvaine, le petit malade reprit des

forces et de l'appétit et continua d'aller de mieux en mieux, de telle sorte qu'au bout de quinze jours, trois semaines au plus, sa guérison était complète.

(Un membre de la Société de Saint-Vincent de Paul.)



SAINT JOSEPH A LA CITADELLE DE LAON, EN
1870.

L'UN des plus tristes événements de la funeste guerre de 1870, c'est la catastrophe de Laon. Cette ville ayant capitulé en face d'une armée de plus de cent mille hommes, le feu fut mis aux poudres au moment de l'entrée des Prussiens ; alors il se produisit une épouvantable explosion qui fut plus fatale aux Français qu'aux Prussiens.

Une partie des remparts sauta, avec une voûte d'une épaisseur énorme sur laquelle se trouvaient des constructions en pierre. Tout cela fut projeté dans les airs, retomba sur les malheureux soldats, alors rangés en bataille dans la citadelle. Tout fut écrasé, broyé, enseveli sous ces débris meurtriers. Six cents Français périrent ainsi.

Or, dans le bataillon des mobiles de l'Aisne, se trouvait un jeune soldat à qui une dame pieuse avait remis, la veille, une médaille de saint Joseph, et qui fut, ce jour-là, sauvé deux fois d'une perte imminente.

Ce jeune troupier racontait avec une émotion facile à comprendre, que deux secondes avant l'explosion, se trouvant au milieu des rangs du bataillon alors en marche, il se sentit tout à coup fléchir sur ses ge-

noux et tomber, sans pouvoir se rendre compte de la manière dont cela se fit. Ses camarades qui le suivent, et qui vont au pas de course tombent à leur tour, arrêtés par cet obstacle, et lui font un rempart de leurs corps. Tout à coup une détonation effroyable se fait entendre : c'est la citadelle qui saute. Une pluie de pierres et de débris de toutes sortes s'abat sur les rangs, les écrase et les anéantit... Quelques instants après, du milieu d'un monceau de cadavres, un soldat se relevait intact ; c'était celui qui portait *la médaille de saint Joseph*.

Mais il allait courir un autre danger, plus grand peut-être encore. Ne pouvant se résoudre à la captivité, il tente, pour échapper aux Prussiens, une entreprise audacieuse ; malgré les pelotons qui, disséminés dans toute la ville, avaient ordre de faire feu sur tous ceux qui essaieraient de s'enfuir, le jeune soldat s'élance à travers les rues pour se rendre chez la pieuse dame dont on a parlé, afin de s'y déguiser. Mais tout à coup on l'arrête : — Malheureux, reculez : les Prussiens sont là et vont tirer sur vous !

Il était temps : le soldat rebrousse chemin et fuit dans une autre direction. Il arrive dans la rue Saint-Jean ; elle est bordée de chaque côté, par une haie de Prussiens prêts à faire feu. Que faire ? Reculer n'est plus possible ; du reste il n'y pense pas : il ne sait où il va ni ce qu'il fait ; dans ce terrible moment, il ne se rend compte de rien. Alors se produit un fait étrange et absolument inexplicable sans une protection spéciale d'en haut.

Il traverse cette rue sur un espace de trois cents

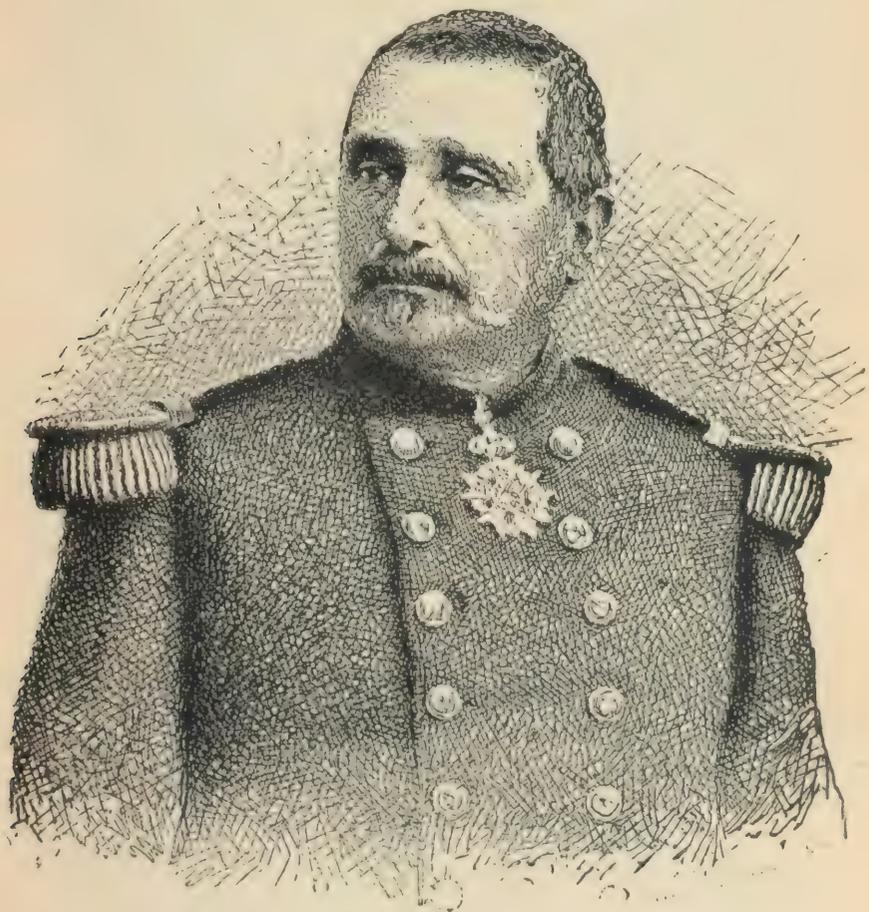
mètres avec tous ses insignes militaires, le képi sur la tête, au milieu des ennemis, qui semblent ne pas le voir; il s'arrête à la porte d'une maison, à deux pas d'un Allemand qui fait sentinelle, sonne, entre sans que personne ait essayé de l'arrêter. Il était sauvé ! Saint Joseph l'avait arraché deux fois à une morte certaine. Sa médaille ne l'a plus quitté ; il la garde comme une relique, et il a voué à saint Joseph un amour et une confiance sans bornes.



LA DETTE DU COMMANDANT ET LE SECOURS DE SAINT JOSEPH.

ON était au mois de mars, mois consacré à saint Joseph. La pensée vint à M. de Sonis que ce céleste protecteur des familles pourrait seul le tirer d'embaras, et il s'engagea à faire tous les ans une neuvaine d'action de grâces en son honneur, si, dans le courant de ce mois, il lui faisait trouver la somme d'argent qui lui manquait. Le lendemain, écrivant à un de ses amis d'Alger, un grand chrétien comme lui, — M. de Melcian d'Arc, président des conférences de Saint-Vincent de Paul, — il lui raconta confidentiellement le vœu qu'il avait fait. L'ami en fut ému; et plein d'admiration pour les sentiments de foi exprimés dans cette lettre, il fut en donner connaissance à un personnage aussi bienfaisant que riche, dont le nom veut rester caché et qui était, lui aussi, capable de la comprendre. Celui-ci, entendant cette confidence de l'amitié, ne put retenir ses larmes : « Allons, dit-il, je n'avais jamais encore reçu de missions de saint

Joseph ; mais voici qu'évidemment il vient de m'en donner une. Ne dites rien : demain j'enverrai de sa part les sept mille francs qu'il destine au brave et saint colonel de Sonis. »



LE GÉNÉRAL DE SONIS.

Le lendemain, un pli partait pour Laghonat contenant sept mille francs en billets de banque, sans autre lettre d'envoi que cette simple ligne sur un petit papier blanc : *De la part de saint Joseph.*

Tout fut gardé secret pendant plusieurs années ; M. de Sonis remerciait saint Joseph de tout son cœur, sans trop savoir par quelle voie lui était venu ce bienfait. Un jour enfin, sur quelque indice, il lui vint en pensée que M. de Melcian pouvait bien n'être pas étranger à la chose. L'ami s'en défendit ; mais, ne voulant pas qu'on lui attribuât le mérite d'une bonne œuvre dont il n'avait été que l'intermédiaire, il finit par tout dire à M. de Sonis. Celui-ci, à la fois confus et reconnaissant, écrivit à son bienfaiteur enfin connu une lettre admirable, qui était son remerciement et celui de saint Joseph.

Mais désormais sa dette devenait, à ses yeux, une obligation de justice ; malgré des refus renouvelés, il promit de tout restituer. Il était devenu général à cette époque ; il s'imposa des sacrifices. Il s'en imposa en effet jusqu'au jour où il parvint, non sans difficulté, à faire accepter au procureur anonyme de saint Joseph la restitution complète de la somme que saint Joseph lui avait prêtée.



PROTECTION DE SAINT JOSEPH AU CONGO.

« **C**OMME on peut le penser, le Congo, ce grand fleuve, offre bien des dangers, tant à cause de sa profondeur, qu'à cause de ses terribles habitants les crocodiles et les caïmans. Un jour, un de nos jeunes élèves, fils d'un prince de Lounouagou, ne connaissant pas le fleuve et ne sachant pas nager, se hâta d'entrer dans l'eau avant ses condisciples. Bientôt il plongea et disparut dans la profondeur des eaux.

Aussitôt un de nos autres enfants accourut, se précipita dans l'eau et ramena son condisciple sur le rivage. Ah ! si vous saviez quelle perte nous aurait causée la mort de cet enfant ! Perte pour le pauvre petit, parce qu'il n'était point encore régénéré par les eaux du Baptême ; perte pour sa famille, qui n'aurait pu se consoler de la mort d'un fils unique ; perte plus grande encore pour la mission à laquelle on aurait attribué ce malheur dans un pays si superstitieux. Mais saint Joseph, auquel notre œuvre est consacrée, a voulu le tirer du danger, lui sauver la vie du corps pour lui procurer celle cent mille fois plus précieuse de l'âme, et conserver à la Mission son existence. Gloire éternelle lui en soit rendue !

« Peu de jours après, un orage se déchaîna avec une telle violence, qu'on croyait qu'il allait tout renverser. Le vent, soufflant avec une impétuosité étonnante, renversa le magasin d'une factorerie, cassa des arbres qui se trouvaient peu éloignés de nos maisons et ne fit que soulever les pailles de nos constructions. Mais saint Joseph soutenait les humbles demeures de ceux qui ne cesseront de chanter ses louanges.

« C'est surtout pendant le mois qui lui est consacré qu'il nous protégea le plus ostensiblement. Quoique n'ayant ni image, ni statue de ce grand saint, nous allions néanmoins nous prosterner tous les soirs au pied des saints autels pour lui rendre nos hommages, et implorer son secours. Nos prières furent bientôt exaucées.

« Ayant habité les pays chauds, mieux que personne vous connaissez combien est grand le fléau de la sé-

cheresse. Pas de pluies, pas de récoltes. C'est là ce qui nous menaçait. Déjà les indigènes commençaient à perdre l'espoir, la saison des pluies étant fort avancée, et nous n'avions presque pas eu de pluies. Nous nous adressons donc à notre saint protecteur le 2 mars, en faisant une neuvaine de prières à cette intention. Le lendemain nous étions exaucés. Un orage laissa tomber de l'eau en abondance et raviva les plantes qui commençaient à dépérir. Le jour de la clôture du mois de saint Joseph, nous fîmes la même demande, et un quart d'heure après il nous envoya de l'eau en abondance.

« Voilà ce que ce grand et glorieux Patriarche a fait pour notre Mission. Puisse-t-il nous protéger toujours ainsi ! Nous lui promettons de rester ses enfants fidèles et dévoués et de propager sa dévotion dans ces pays infidèles.

« M. SCHMITT,
« *Supérieur de la Mission catholique française*
« *à M'boma.* »



UN BEAU TRAIT.

MADEMOISELLE Allen, fille du général américain Ethan Allen, se promenant, à l'âge de douze ans, au bord d'une rivière, et portant sa vue sur les eaux qui étaient alors agitées, en vit sortir un animal énorme, d'une forme monstrueuse, qui se dirigeait vers elle et lui causa une grande frayeur. Ce qui augmenta son effroi, c'est qu'il lui semblait ne pouvoir retirer sa vue de dessus ce monstre, et qu'il

lui était même impossible de faire le moindre mouvement pour s'enfuir. Dans une aussi accablante extrémité, elle crut apercevoir auprès d'elle un vieillard chauve, couvert d'un manteau brun, un bâton à la main, qui la prit par le bras et lui rendit le mouvement en lui disant : « Petite fille, que faites-vous là ? Fuyez. » Ce qu'elle fit avec vitesse. Étant un peu éloignée, elle se retourna pour regarder ce vieillard, et elle n'aperçut plus rien. Dès qu'elle fut arrivée à la maison, sa mère, qui la voyait hors d'elle-même et le visage tout décomposé, comprit qu'il lui était arrivé quelque accident extraordinaire.

L'enfant lui raconta le sujet de son effroi et l'assistance de ce vieillard inconnu ; sa mère envoya, tout aussitôt, un serviteur à la recherche de ce vieillard, afin de lui témoigner sa reconnaissance ; toutes les perquisitions furent inutiles, et l'on ne put jamais savoir ce que ce vieillard était devenu.

Treize ans après, mademoiselle Allen, qui, dans cet espace de temps, au malheur d'être née dans le sein de l'hérésie avait ajouté celui de tomber dans l'incrédulité, par suite de la lecture de romans ou d'ouvrages composés par des philosophes antichrétiens, fut convertie miraculeusement à la foi catholique.

Elle se trouvait à Villemarie, chez les Sœurs de la Congrégation, pour y apprendre la langue française. Un jour une Sœur lui demanda si elle ne voudrait pas porter sur l'autel un vase de fleurs qu'elle lui présentait, et lui recommanda en même temps d'adorer Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST en entrant dans le sanctuaire ; la jeune personne part en riant, bien ré-

solue de n'en rien faire. Arrivée à la balustrade, elle ouvre la porte, et soudain elle se sent arrêtée sans pouvoir passer outre ; elle fait effort, jusqu'à trois fois, pour pouvoir avancer, mais inutilement. Enfin, saisie et vaincue, elle tombe à genoux, et adore sincèrement JÉSUS-CHRIST, de la présence duquel elle est convaincue à l'heure même. Immédiatement elle se retire au bas de l'église, fondant en larmes, et se détermine à se donner au Sauveur JÉSUS. Devenue catholique, elle veut embrasser la vie religieuse ; et, dans le but de connaître sa vocation, elle visite les églises de Villemarie, entre autres celle de l'Hôtel-Dieu dirigée par les Sœurs de Saint-Joseph. A peine a-t-elle jeté les yeux sur le tableau du maître-autel, qui représente la Sainte-Famille, et les a-t-elle fixés sur le visage de saint Joseph, qu'elle pousse un cri et dit à sa mère qui l'accompagne : « C'est tout son portrait ; vous voyez, ma chère mère, que saint Joseph me veut ici ; c'est lui qui m'a sauvé la vie en me délivrant du monstre qui devait me dévorer. » C'était, en effet, le visage et le costume du vieillard qu'elle avait vu treize ans auparavant ; elle ne put douter que ce fût saint Joseph qui avait voulu la sauver du monstre de l'hérésie et de l'incrédulité pour la faire entrer dans la maison de son Institut comme dans un asile assuré. Elle fit profession en 1808, devint un modèle de toutes les vertus religieuses, et l'instrument de la conversion d'un grand nombre de protestants.



SAINT JOSEPH, PROTÉCTEUR DE L'ENFANCE
CHRÉTIENNE.

L'AN 1631, un vaste cratère s'ouvrit au Vésuve ; il en sortit un tel déluge de feu et de cendres que, semblable à un fleuve débordé, la lave brûlante couvrit les contrées voisines, en particulier l'endroit appelé la *Tour du Grec*. Dans ce lieu demeurait une femme nommée Camille, très dévote à saint Joseph : elle avait chez elle un petit enfant de cinq ans, son neveu, qui s'appelait Joseph. Pour échapper à ce fleuve de feu, elle prit l'enfant dans ses bras et se mit à fuir. Mais suivie de près par les flots ardents, et trouvant le passage fermé par un gros rocher qui s'avavançait sur la mer, elle se vit exposée au double danger ou d'être atteinte et consumée si elle s'arrêtait, ou de se noyer si elle faisait un pas de plus. En ce moment critique la pauvre femme se souvint de son protecteur : « Grand Saint, s'écria-t-elle, je vous recommande votre petit Joseph, c'est à vous de le sauver. » A ces mots, elle dépose l'enfant sur le rocher et saute hardiment de haut en bas, du côté qui regardait la mer. Au lieu de tomber dans les flots, ce qui devait avoir lieu naturellement, elle tomba sur le gravier et ne se fit aucun mal. Elle était sauvée ; mais la perte de l'enfant qu'elle avait laissé à la merci des flammes, lui causait une peine extrême ; dans son chagrin, elle courait çà et là, hors d'elle-même et déplorant son malheur. Tout à coup, elle s'entendit appeler par son nom ; c'était la voix du pauvre enfant qui venait à sa rencontre plein de vie et de joie.

— O cher enfant, s'écria Camille, en le serrant entre

ses bras, qui donc a pu te faire échapper aux cendres qui devaient t'étouffer et au feu qui devait te consumer ?

— C'est, répondit l'enfant, c'est saint Joseph, à qui vous m'avez laissé en garde : il m'a pris par la main et m'a conduit jusqu'à l'endroit où vous m'avez vu.



LE VÉSUYE.

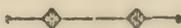
Aussitôt la pieuse femme, pleurant de joie, se jeta à genoux pour rendre grâces à son aimable protecteur des deux miracles qu'il venait d'opérer, en préservant son neveu des flammes qui devaient l'atteindre et elle-même des flots où elle devait naturellement tomber et périr.

Le P. Patrignani cite plusieurs autres exemples de

la protection de saint Joseph sur des enfants sauvés par lui d'une mort imminente.

Quoi de plus touchant d'ailleurs que le spectacle de JÉSUS sauvé par son père nourricier et emporté bien loin en exil !

En ces jours pleins de menaces et de périls, supplions le tout-puissant époux de Marie de prendre dans ses bras tous les enfants des écoles de tout l'univers, toute cette jeunesse que la franc-maçonnerie convoite.



UN CAPITAINE DE MARINE.

LA frégate qu'il commandait, revenant de Chine approchait déjà des côtes de France.

Quoiqu'il fût tard, et que la mer fût assez forte, la gaîté régnait à bord.

Un mousse, entre autres, égayait l'équipage, en poursuivant, sans pouvoir l'atteindre, un petit oiseau qui semblait être venu, moins pour chercher un asile dans les cordages du navire, que pour jouer un rôle dans les exercices acrobatiques du petit mousse.

Souvent, en effet, l'air fatigué, il sautillait en sifflant sur une vergue, et attendait, presque endormi, que le gamin, grimpant comme un chat et se pendant comme un singe, fût à quelques pas de lui. Et quand, allongeant le bras, le mousse croyait le saisir, le malin petit oiseau jouait de l'aile, et allait se percher plus loin.

Le capitaine se promenait sur sa dunette, seul, et souriait par moments, sans qu'on y prit garde, à cette

lutte d'agilité entre l'enfant et l'oiseau. On aurait dit qu'il y prenait intérêt.

Dans une de ses voltiges, le mousse avait grimpé jusqu'à la dernière vergue du grand mât. D'une main il se tenait à peine accroché à l'un des cordages, quand, un coup de mer faisant pencher la frégate, ses pieds perdirent leur mobile point d'appui, et il se trouva balancé dans l'espace ; puis lâcha prise, tomba sur les bastingages, rebondit comme une pelote, et fut jeté dans la mer.

Un cri retentit dans tout l'équipage.

Le capitaine court dans sa cabine, se jette à genoux devant une image de *saint Joseph* qu'il avait placée dans une petite niche, à l'entrée de son cabinet de toilette. « Saint Joseph, s'écria-t-il les yeux pleins de larmes, et les mains tendues vers l'image, saint Joseph, on dit que vous êtes si puissant... Eh bien, si vous sauvez cet enfant, je vous promets que..... vous serez content de moi ! »

Le vieux et brave capitaine, malgré sa dévotion de marin, ne savait pas trop comment formuler sa promesse à saint Joseph.

Il s'assied toujours la tête dans ses mains :

— Pauvre enfant ! pauvre enfant... murmurait-il, et sa mère !

Plus d'un quart d'heure se passe ; on frappe à la porte, c'est le lieutenant.

— Commandant, dit-il, j'espère qu'on le sauvera.

— Qu'est-ce que vous dites ? Qui ?

— Le petit mousse. On est en train de le repêcher.

Le commandant se lève presque en colère.

— Malheureux, s'écrie-t-il ; vous n'y pensez pas ! avec cette mer ; dans l'obscurité ? C'est assez d'un malheur sans en faire cinq ou six.

— N'ayez pas peur, commandant.

— Je ne veux pas, entendez-vous, non, je ne veux pas... Pauvre enfant !

— Mais, commandant.

— Il n'y a pas de *mais* ; je ne veux pas.

— Commandant, c'est déjà fait...

— Quoi ?

— Eh bien, commandant, tandis qu'on descendait un canot avec cinq hommes attachés, on a jeté des bouées de sauvetage et... tenez, je gage qu'ils le ramèneront...

Et sans attendre d'autre réponse, le lieutenant sort.

— Vous êtes fou... dit le capitaine.

Et il allait courir sur les pas du lieutenant, quand celui-ci revint.

— Sauvé, commandant, sauvé !...

— Allons, ne plaisantez pas.

— Non, commandant, tous les hommes sont à bord, et ils l'ont rapporté...

— Pourquoi faire ? Il faudra l'y jeter de nouveau... Au fait, cependant, non : on le donnera à sa mère. — Pauvre femme ! aussi avait-il besoin de grimper là-haut ?

— Commandant, si on le rend à sa mère, on le rendra vivant. Le docteur dit que ce n'est rien.

— Ce n'est rien ! Comme vous y allez !

— Le docteur lui a fait rendre l'eau qu'il a bue, et il dit qu'il n'y a rien de sérieux. La fraîcheur de l'eau a

empêché la congestion cérébrale que sa chute aurait occasionnée, et il a pu saisir lui-même la corde qu'on lui a jetée. Il a presque toute sa connaissance. Demain il sera sur pieds.

— C'est facile à dire. Allons !

— Commandant, venez voir...

C'était bien vrai. Et le lendemain le mousse était sur pieds, en état de débarquer, pour aller embrasser sa mère :

— Mes enfants, dit le commandant à ses hommes, si le mousse doit une fière chandelle à la *Bonne Mère*, moi je dois à *saint Joseph*... ma foi, je ne sais trop quoi !... Mais je lui ai dit *qu'il sera content de nous !* Mes enfants, je ne vous dis que cela. Saint Joseph, voyez-vous, c'est le premier saint. C'est à lui qu'il faut nous adresser. Il faut bien croire que le bon Dieu lui a donné sa puissance, pour qu'il ait pu sauver notre petit diable de mousse. — Ainsi, c'est entendu ; Saint Joseph c'est le patron du bateau. Demain nous allons tous à la messe... Je veux offrir *un cœur d'or* au nom de tout l'équipage.

— Pardon, commandant, interrompit le lieutenant, si vous voulez, nous y contribuerons tous, n'est-ce pas, mes amis ?

— Oui, oui.

— Eh bien, comme vous voudrez, offrons ensemble le cœur, et moi je me charge *du reste*.

Le reste, ce fut une paire de magnifiques candélabres pour l'autel de saint Joseph, dans l'église de son village.

— Allons, mes enfants, vive saint Joseph !

— Vive saint Joseph ! vive le commandant ! —

acclamèrent les trois cents hommes qui formaient l'équipage de la frégate.



SAINT JOSEPH ET LES FLAMMES.

C'ÉTAIT le 27 décembre 1892 ; à Nantes, un incendie colossal venait d'éclater. Les journaux quotidiens l'ont raconté avec détails, mais ce qu'ils n'ont pas dit, nous le trouvons dans une lettre écrite par un missionnaire qui était là, sur le point de quitter la France : il l'a écrite à la *Semaine de Mende*. C'est encore à la gloire de saint Joseph, le patron des choses impossibles.

De grandes quantités d'alcool étaient arrivées d'Amérique. On les emmagasinait dans leurs chais. Un ouvrier, roulant un fût, s'aperçoit qu'un suintement s'est produit à la bonde. Un contre-maître s'approche avec une lanterne sourde pour examiner le fait. Survient un autre ouvrier qui ne le voit pas et le renverse. La lanterne est brisée dans la chute, et sa flamme communiquée aux quelques gouttes d'alcool répandues sur le sol.

Ce n'était rien et ce fut tout. La flamme remontant à la source avec la rapidité de l'éclair, fait éclater ce premier fût. C'est un bruit formidable que ne saurait égaler aucune artillerie ; et avec ce bruit, c'est le feu partout. Les toitures s'affaissent, et les jets de flammes s'élançant librement dans tout le ciel et vont allumer le même incendie dans d'autres chais, où recommencent les mêmes ravages et les mêmes explosions terrifiantes. La Loire coulait auprès. Toutes les

pompes de la ville, auxquelles se joignent bientôt celles de la banlieue, jettent sur ces grands bassins de feu des masses d'eau, qui ne font qu'en exciter les flots, en imprimant une nouvelle impulsion à tout ce liquide enflammé, qui, cette fois, court les rues et semble se précipiter dans toutes les directions, comme autant de démons à la poursuite des passants dont plusieurs sont gravement atteints.

L'intensité de la chaleur émanée de ce vaste foyer est telle, qu'au loin l'hôpital s'occupe de déménager ses salles de malades, et qu'un escadron, placé au large, de l'autre côté, pour maintenir l'ordre, doit partir au galop de ses chevaux affolés par la chaleur qui rous-sissait leur croupière.

Et les hommes n'étaient pas à plus sûre enseigne. J'ai vu, au pied d'un mur, le képi décalotté et le veston à demi brûlé d'un soldat qui flambait tout vivant et que l'on dut dépouiller sur place pour le sauver.

Jamais pareil enfer ne s'était vu sur la terre, et ceux qui se montrent si crânes à nier le véritable étaient les premiers à y penser.

Eh bien ! une maison se trouvait au milieu de tant d'éléments incandescents. C'est celle d'un industriel, très bon chrétien, qui n'a peur ni de manifester sa foi, ni de se conformer à ses principes. Elle était remplie de matière commerciale, partie brute, partie ouvrée, toute très inflammable. La sauver n'était pas possible, le temps manquait : puis le feu l'aurait saisie et anéantie dans la rue. Déjà les flammes léchaient les murs, de la base au sommet, sur trois côtés complets. Il fallait tout abandonner. Ouvriers, patron, tout le

monde prend la fuite. On n'emporte que la caisse et quelques livres de comptabilité ramassés à la hâte.

Mais l'immeuble était placé sous une sauvegarde qui devait le préserver de la dévastation. Une statue de notre bien-aimé Père saint Joseph en dominait extérieurement l'entrée principale, et une autre occupait à l'intérieur un lieu honoré dans le salon de compagnie. Deux jeunes filles étaient accourues s'agenouiller au pied de celle-ci, dès les premiers cris de détresse ; elles avaient vite allumé deux cierges devant elle, et s'étaient empressées de disparaître, tandis que leur père dans un élan de foi suprême, avait établi le bienheureux patriarche gardien de sa demeure, au moment où il franchissait le seuil.

Elle est restée là, absolument intacte, avec toutes ses dépendances, au milieu d'une pareille fournaise. Ni un carreau de vitre n'a éclaté, ni une fibre n'a été endommagée aux boiseries des fenêtres et des portes extérieures. Le vernis seul des boiseries a un peu coulé à certains endroits, laissant à découvert la charpente dans sa nuance naturelle, comme un nouveau témoignage de la puissance qui venait d'enlever aux flammes leur action sur elle.



BELFORT ET SAINT JOSEPH.

PENDANT la désastreuse guerre de 1870, quelques catholiques de Belfort firent vœu d'élever à saint Joseph un autel en l'église de Saint-Christophe, si la cité échappait à la destruction et conservait sa nationalité.

Le siège commença bientôt, siège long et terrible. Belfort vécut trois mois dans une atmosphère de feu, mais ne fut pas pris. La fière cité garda donc son drapeau et sa nationalité ; et depuis ce jour, Belfort a conquis dans l'histoire un nom immortel. Saint Joseph l'avait sauvé. Voilà pourquoi on a élevé en l'église de Saint-Christophe un autel dédié au saint Patriarche, protecteur de l'Église et de la France.



SAINT JOSEPH ET LES PETITES-SŒURS DES PAUVRES.

SAINT Joseph est l'économe des biens temporels de Dieu ; aussi est-ce à lui que l'on aime à s'adresser pour obtenir les ressources qui manquent parfois aux œuvres catholiques. Les Petites-Sœurs des pauvres en particulier, en ont fait leur grand pourvoyeur.

Dans un de leurs hospices du département du Nord, raconte la *Semaine religieuse de Cambrai*, les vieillards manquaient de beurre depuis plusieurs jours. En Flandre, le beurre est un objet de première nécessité. Les vieux étaient désolés. Saint Joseph, qu'ils priaient tous les jours, semblait sourd à leur voix, et plusieurs déjà lui demandaient compte de son indifférence.

La bonne mère supérieure elle-même n'y comprenait rien. Mais, avec le sens particulier que Dieu donne à ses humbles servantes, elle imagina une tentative extraordinaire.

Elle ordonne à deux vieillards de prendre à la cha-

pelle la statue de saint Joseph, et de la transporter solennellement, accompagnée de deux flambeaux, jusqu'à la cave où étaient les pots de beurre vides depuis plusieurs jours. « Il verra si nous lui mentons, » dirent les vieux.

On dépose saint Joseph entre les pots vides, on fait brûler deux bougies à ses côtés, et on lui promet de le réinstaller sur son piédestal quand il se sera exécuté. En attendant, les vieillards se succèdent devant le nouveau trône de leur saint patron et viennent tour à tour y réciter leur chapelet. Pas un ne doute que saint Joseph ne fasse un miracle. Quelques-uns vont discrètement soulever les couvercles, espérant voir surgir par enchantement une source de beurre. Hélas ! rien. Saint Joseph les oublie.

Les supplications durèrent tout le jour ; mais il fallut souper sans beurre encore ce jour-là, et on alla se coucher bien tristement. Le lendemain, avant l'aurore, la garde recommença. Le beurre n'était pas venu pendant la nuit.

Mais voilà qu'un excellent bourgeois de la ville se dit en s'éveillant : « Comment ne suis-je pas encore allé voir l'hospice des Petites-Sœurs dont on dit tant de bien ? » Il en avait rêvé toute la nuit. Il se lève et va aussitôt sonner à la porte. La bonne mère, à laquelle il fait part de son désir de visiter la maison, le conduit d'abord à la modeste chapelle, puis dans les salles dont le visiteur admire l'ordre et la propreté, au réfectoire, la cuisine. Tout doucement, elle l'engage dans l'escalier de la cave et l'y introduit.

La première chose qui frappe ses regards, c'est la

statue, les flambeaux allumés et le vieillard à genoux, récitant son chapelet.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria-t-il tout surpris.

— Voici, monsieur ; nos bons vieux n'ont plus de beurre depuis trois ou quatre jours. Ils ont mis là saint Joseph et viennent le prier de faire un miracle pour remplir ces pots que vous voyez.

Le visiteur poussa un grand éclat de rire.

— Et les a-t-il remplis ? demanda-t-il.

— Non, Monsieur, pas encore ; mais il ne nous a jamais manqué.

— Vous m'étonnez, dit le visiteur, mais j'aime cela, et vous n'en aurez pas votre dédit. Je comprends maintenant pourquoi j'ai rêvé de vous cette nuit et pourquoi j'ai voulu vous visiter ce matin : c'est saint Joseph qui m'envoie. Vous ferez remplir de beurre tous ces pots, c'est moi qui payerai.

— Ah ! monsieur, s'écria la religieuse, nos bons vieux prieront bien pour vous.

— Je vous demande de prier surtout saint Joseph, dit-il ; je veux l'honorer désormais plus que je ne l'ai fait.

Il y eut grande joie dans la communauté, et les vieillards qui étaient auparavant les plus incrédules, s'écrièrent les premiers : « Nous savions bien qu'il ne nous oublierait pas. »



LE LAURIER-ROSE, FLEUR DE SAINT JOSEPH.

LE laurier-rose est un arbrisseau charmant, d'une forme élégante, dont les feuilles sont toujours vertes comme celles du laurier, et qui se couronne, au

sommet de ses branches, d'une touffe de fleurs larges, frangées, ordinairement du rose le plus agréable. Il est originaire de l'Orient ; dans la Palestine et la Grèce, il dessine de ses beaux festons les lits du Jourdain et de l'Eurotas ; il pousse spontanément en Italie, en Espagne et dans le midi de la France, où il forme des haies magnifiques, en se mélangeant avec d'autres arbres ; il aime surtout le bord des ruisseaux et les lieux humides. Dans les climats plus froids, il lui faut l'orangerie pendant l'hiver.

Puisqu'on l'a dédié à saint Joseph, que son aspect nous porte à vénérer cet auguste Époux de la Vierge, ce père nourricier de l'Enfant JÉSUS, ce vénérable patriarche, qui a possédé toutes les vertus dans un degré héroïque. Que les époux chrétiens se mettent sous sa protection, et qu'ils apprennent de lui l'union parfaite qui doit régner entre eux, et le dévouement sans bornes qui doit les animer réciproquement,



BON SAINT JOSEPH, DONNEZ-NOUS UNE VACHE.

UN moyen efficace employé par les Petites-Sœurs des pauvres pour obtenir de saint Joseph ce dont elles ont besoin, c'est de mettre aux pieds du saint un objet analogue à celui qu'elles veulent obtenir.

A Poitiers, en 1866, la vache des Petites-Sœurs des pauvres, la précieuse nourrice des vieillards, vint à périr, et point d'argent pour la remplacer ! Vite, on met une vache en carton devant la statue du Saint vénéré. Et les vieillards le prient avec ferveur. Leurs voix cassées

accentuent fortement cette invocation, omise dans bien des litanies.

— Bon saint Joseph, donnez-nous une vache !

Et le bon saint Joseph ne tarda pas à exaucer leurs prières. Il leur envoya la bête dont le lait mêlé au café du matin, fait les délices des vieillards.



DON BOSCO ET MARIE STARDERO.

EN 1869, vivait à Vinoir, village voisin de Turin, une jeune fille appelée Maria Stardero ; elle eut le malheur de contracter une grave infirmité qui la priva totalement de la vue. Désirant ardemment recouvrer le bien perdu, l'infortunée eut l'idée de faire un pèlerinage à l'église de Marie Auxiliatrice récemment construite à Turin par don Bosco, et un samedi du mois de mai, elle se présenta dans cette église, accompagnée de deux femmes ; l'une était sa tante, et l'autre une voisine. Après avoir fait une courte prière, ses guides la conduisirent devant don Bosco, qui se trouvait dans la sacristie. Cet homme charitable s'informa avec intérêt du temps depuis lequel cette jeune fille était aveugle ; il y avait deux ans ; au jugement des médecins qui avaient examiné la malade, l'infirmité était incurable, et la cécité complète. Alors, se dirigeant vers Marie, le saint homme lui dit :

— Désirez-vous recouvrer la vue ?

— Monsieur, répondit-elle, je suis pauvre et j'ai besoin d'y voir pour pourvoir à ma subsistance, ne dois-je pas le désirer ?

— Vous servirez-vous de vos yeux pour le bien de votre âme et non pour offenser Dieu ?

— Je le promets de tout mon cœur.

— Ayez confiance à la sainte Vierge et à saint Joseph, ils vous aideront.



DON BOSCO.

— Je l'espère, mais en attendant je suis aveugle.

— Vous y verrez.

— Voir, moi !

Alors don Bosco, prenant une attitude grave, s'écria d'un ton solennel.

— Pour la gloire de Dieu, de la bienheureuse Vierge Marie et de saint Joseph, parlez ; qu'est-ce que je tiens à la main ?

La jeune fille ouvrit les yeux, les fixa sur l'objet que lui présentait don Bosco, et cria :

— Je vois... une médaille... de la sainte Vierge Marie.

— Et sur cet autre côté de la médaille, lui demanda don Bosco, en la retournant, qu'y a-t-il ?

— Un beau vieillard avec un bâton fleuri ; c'est saint Joseph.

L'aveugle était complètement guérie.



UN HEUREUX CADEAU DE BONNE FÊTE.

UNE dame protestante avait un fils qui avait embrassé la religion catholique. Ramener sa mère dans le giron de l'Église, la convaincre de ses erreurs, dissiper ses préjugés était le continuel objet des préoccupations du jeune homme. Mais quel moyen employer ! Le continuel refrain qu'on faisait retentir à ses oreilles était qu'il fallait laisser chacun libre de choisir sa religion et ne pas jeter la discorde au sein des familles.

Inutile de dire qu'une telle réponse n'avait aucune prise sur le cœur de cet enfant, qui voulait atteindre son but à tout prix. Il se servit d'un petit stratagème qui lui réussit à merveille.

A la fête de sa mère, il vint, comme les autres membres de la famille, lui présenter le compliment d'usage et lui offrir son cadeau.

— Je vous apporte, dit-il à sa mère, ce que j'ai de plus précieux : *Une statue de saint Joseph* ; voilà le plus cher témoignage de mon affection.

En prononçant ces paroles, sa voix avait une telle expression de piété filiale, que la mère n'y tint plus.

— Je conserverai soigneusement cette statue dans ma chambre, dit-elle, et elle n'en sortira jamais.

Le jeune homme se retira tout joyeux et plein d'espoir qu'un jour sa mère se convertirait.

La vue de la statue remua fortement l'âme de la protestante et parla vivement à son cœur. Les préjugés de la secte s'opposent au culte des saints ; cependant poussée par un attrait irrésistible, elle ne pouvait s'empêcher d'invoquer le saint et de lui rendre chaque jour ses hommages au pied de sa statue.

Quelque temps après, elle tomba malade et fit appeler son fils.

— J'ai à vous annoncer, dit-elle, une nouvelle qui réjouira grandement votre cœur : je suis bien décidée à embrasser la religion catholique ; c'est saint Joseph, dont vous m'avez donné la statue, qui m'a obtenu cette grâce. Je sens que je suis dans l'erreur, je veux mourir dans la vraie foi.

Le jeune homme, en entendant ces paroles, ne put contenir ses larmes.

— Heureuse inspiration que j'ai eue, s'écriait-il, d'offrir à ma mère la *Statue de saint Joseph* ! Grand saint, soyez mille et mille fois béni de ce que vous avez touché son cœur.

La malade se comporta en véritable protégée de

saint Joseph: elle abjura ses erreurs, reçut les sacrements de l'Église avec la piété la plus édifiante et mourut en prédestinée.



MORT ÉDIFIANTE DU COMTE DE DAMAS
D'ANLEZY.

LE 19 mars 1873, en la fête de saint Joseph, patron de la bonne mort, le très chrétien et très noble comte Pierre-Marie-Edmond de Damas d'Anlezy s'endormait dans le Seigneur. Il avait vécu comme un saint, il est mort en prédestiné.

Dans les familles humaines, dit saint Ambroise, la noblesse tient à l'éclat de la naissance ; dans les familles des âmes, on s'ennoblit par la splendeur de la vertu. A ce double point de vue, nul ne fut plus illustre que le noble comte qui n'est plus.

Par tradition, il appartenait à cette race d'hommes énergiques qui embrassent la vérité tout entière sans la diminuer ou l'amoindrir.

Grand toujours, ferme, inébranlable comme le roc en face des principes, il était d'une bonté, d'une condescendance sans égales pour les personnes.

Il ne pouvait croire au mensonge et au mal ; il avait toujours un mot pour excuser ses frères.

Les humbles, les petits, les méchants eux-mêmes trouvaient auprès de lui le plus cordial et le plus facile accès.

En un mot, il fut un homme de bien parce qu'il était avant tout un homme de foi ; c'est le côté saillant de son généreux et noble caractère. *Fortis et fidelis.*

Dieu ne ménage pas les épreuves à ceux qu'il aime

Monsieur le comte en eut une large part. Après la mort d'un fils qu'il chérissait de toutes les puissances de son âme, il perdit son père, bénissant toujours la main qui frappait ces coups si terribles et remerciant Dieu de lui avoir donné assez de force pour les supporter. Cet or, déjà si pur, Dieu devait le faire passer encore par le creuset de la souffrance, et c'est dans cette longue et si douloureuse maladie que sa foi si vive semble resplendir d'un plus vif éclat.

Toutes ses dispositions étaient prises. Il envisagea la mort sans trouble, il la vit s'approcher sans crainte, comme un homme sûr de lui-même, parce qu'il avait mis toute sa confiance en la croix.

Quand il vit les progrès du mal plus rapides, il demanda les derniers sacrements, répondant lui-même à toutes les prières et ne pouvant contenir l'excès de consolations qui remplissait son cœur.

Quelques jours avant sa mort, on lui parlait de la fête de saint Joseph.

— Ah ! dit-il, j'irai la faire au ciel.

— Dieu, disait un des docteurs qui lui prodiguaient leurs soins, lui a prolongé la vie pour le faire mourir ce jour-là.

Enfin, il fit un suprême appel à l'énergie et à la force de son caractère ; il imposa silence à la douleur, ouvrit sa maison à tous ceux qui voulaient le voir une dernière fois. Alors il appelle autour de lui tous ses serviteurs, fait approcher son fils, ses petits-enfants, toute sa famille, leur demande pardon s'il leur a causé quelque peine, leur donne, avec ses conseils, la dernière bénédiction, puis il leur dit :

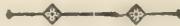
— Au revoir ; nous nous retrouverons au ciel !

Un instant avant de rendre le dernier soupir, ne pouvant plus parler, il trouve la force d'écrire encore : « Je souffre peu, je ne vois plus, je n'entends plus, priez pour moi. »

Et il meurt le jour de la fête de saint Joseph ; il quitte cette terre doucement, presque sans effort, comme un fruit mûr pour le ciel. On croirait assister aux derniers instants d'un patriarche.

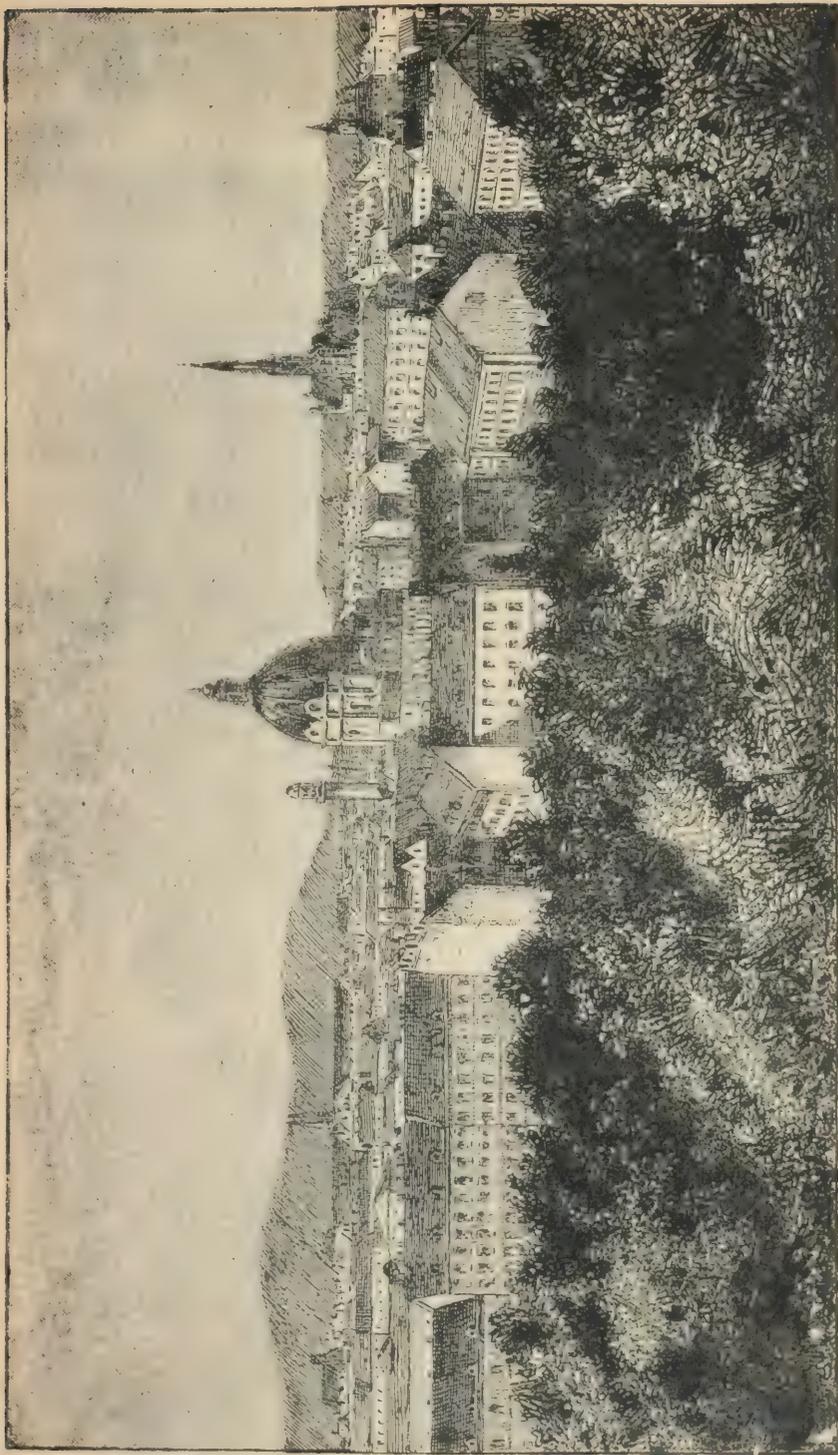
Voilà comment savent vivre et mourir les saints.

En face de l'indifférence, en présence des défaillances et de l'abaissement des caractères, le spectacle d'une telle vie et d'une si sainte mort console, fait du bien et repose l'âme.



LA MESSAGÈRE DE SAINT JOSEPH.

Il y a quelques années vivait, dans un faubourg de Vienne (Autriche), une pieuse et honnête famille. Le père, habile artiste, donnait des leçons de musique à un grand nombre d'élèves, et faisait ainsi jouir d'une modeste aisance, sa femme et sa fille. Mais il y a, dans les vies humaines, des moments d'épreuves, souvent bien pénibles, et notre artiste en fit l'expérience. Une longue et coûteuse maladie conduisit sa femme au tombeau, et épuisa toutes ses petites économies. En même temps, ses leçons de musique diminuèrent sensiblement, et sa fille, nommée Joséphine, habile ouvrière en linge, demandait en vain de l'ouvrage, elle n'en trouvait pas. La plus grande gêne se fit alors



VIENNE.

Traits admirables.

sentir dans ce petit ménage jadis si heureux, et pourtant on n'osait tendre la main...

Joséphine, élevée par des parents chrétiens, était bonne, pieuse, dévouée ; elle priait Dieu de leur venir en aide, et relevait, par de douces paroles de foi et d'espérance, le courage de son pauvre père.

Mais un jour arriva où le pain même vint à manquer dans l'indigente demeure, dont on avait vendu, petit à petit, presque tout le mobilier. Alors Joséphine, comme pressée par une inspiration soudaine, se met à genoux, adresse une fervente prière à saint Joseph, son patron ; puis se relevant la confiance dans le cœur, elle trace quelques lignes sur un billet, et prenant une blanche colombe, qu'elle avait elle-même apprivoisée, elle lui attache sous l'aile ce papier, dans lequel la pauvre jeune fille parlait de sa détresse et demandait instamment de l'ouvrage. Elle signe ce billet du nom de Joséphine et y indique son adresse. Ouvrant ensuite la fenêtre, elle lâche sa colombe chérie en lui disant :

— Pauvre petite, je n'ai plus ni grains ni miettes de pain à te donner, va et que saint Joseph te conduise.

La colombe s'envole, et Joséphine, refermant la fenêtre, se met de nouveau à prier. Trois heures ne s'étaient pas écoulées qu'un jeune homme, dont la mine et l'extérieur distingué annonçaient l'aisance, frappait à la porte et demandait si c'était bien là que demeurait M^{elle} Joséphine. L'artiste, qui ignorait tout, surpris d'entendre nommer sa fille par un étranger, s'avance, se déclare le père de Joséphine, et demande à l'inconnu le sujet de sa visite.

— J'ai appris, Monsieur, lui dit celui-ci, que votre fille désire de l'ouvrage, et je lui en apporte.

Puis il dépose un gros paquet de toile sur la table, en indique l'usage, et met à côté une pièce d'or en acompte du travail.

Surpris de cette visite et de tout ce qu'il entend, l'artiste demande au jeune homme comment il a appris que sa fille désirait de l'ouvrage. Celui-ci raconte alors que, se trouvant dans sa chambre, et sa fenêtre étant ouverte, une charmante colombe était venue s'y abattre, et que, l'ayant prise pour la caresser, il avait aperçu sous son aile un billet dans lequel une jeune ouvrière réclamait avec instance de l'ouvrage, en indiquant son nom et son adresse. A son tour, Joséphine, appelée par son père, déclare naïvement ce qu'elle a fait. Tout était expliqué, et le bon jeune homme se retira, heureux d'avoir servi d'instrument à saint Joseph pour soulager une si digne infortune.

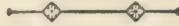
Il est à remarquer que la chambre du riche employé était située au premier étage au-dessus d'un magasin ayant pour enseigne : *A saint Joseph*, et que le jeune homme lui-même s'appelait *Joseph*.

Évidemment, c'était ce bon saint qui avait guidé le vol de la blanche messagère. Mais comme il ne fait rien à demi, non seulement le charitable bienfaiteur ne laissa plus Joséphine sans ouvrage, mais il prit des leçons de musique auprès de son père, et lui procura un grand nombre d'élèves.

Enfin, devenu l'ami de la petite famille, et reconnaissant, dans la jeune fille, les qualités qui assurent le bonheur des ménages, il offrit à Joséphine sa main

et sa fortune. Le ciel bénit cette union, et l'heureux couple aimait à raconter, avec attendrissement, ce qu'il devait à la *petite messagère de saint Joseph*.

(*Revue de Marie.*)



UNE RECONNAISSANCE DUE A SAINT JOSEPH.

DANS la paroisse de Ri, une vieille presque octogénaire languissait abandonnée, dans la pauvreté et dans la misère. Touchée de compassion, une pieuse demoiselle, dévote à saint Joseph, exhorta la pauvre vieille à se faire inscrire au nombre des Associés au Culte perpétuel de saint Joseph et à se confier dans son puissant patronage, l'assurant que saint Joseph la consolerait et lui viendrait en aide. La pauvre vieille fit ainsi, et, la nuit suivante, une dame âgée de quarante ans, qui habitait dans une autre paroisse, eut un songe, dans lequel il lui sembla être dans une église, ornée comme pour une fête, et éclairée d'un grand nombre de lumières. Là, elle vit saint Joseph, sous un riche dais, qui, avec un regard de compassion et de douceur, lui indiquait une vieille, pauvrement vêtue, qui se tenait recourbée et gémissant dans un coin de l'église, et saint Joseph lui disait :

— Virginie, vois-tu cette vieille ? Tu devrais la secourir, car elle est ta tante.

La bonne dame, éveillée, demanda aussitôt à son mari s'il pourrait lui donner connaissance d'une tante, qui pouvait avoir quatre-vingts ans et demeurait, autant qu'elle avait pu le connaître par un songe, dans

la paroissé de Ri. Et elle raconta en entier le songe qu'elle avait eu.

— Oui, répondit le mari ; j'ai connu la tante dont tu me parles, mais maintenant elle n'est plus, car il y a plus de trente ans que je n'en ai entendu parler.

Néanmoins, la femme, persuadée de la vérité de son songe et ne pouvant ajouter foi aux paroles de son mari, prit des provisions et se mit en chemin pour retrouver la vieille tante. Étant arrivée dans le pays où elle demeurait, son premier soin fut de se rendre à l'église paroissiale. Elle était telle qu'elle l'avait vue dans son rêve. S'étant approchée de l'autel de saint Joseph pour prier, elle vit aussitôt une vieille à genoux, priant et soupirant. Elle lui parla et la reconnut aussitôt pour être celle que lui avait indiquée saint Joseph. C'était bien sa tante ; depuis trente ans on ne l'avait pas vue et on la croyait morte. La tante et la nièce rendirent ensemble grâces à Dieu et à saint Joseph, et la vieille eut désormais les secours qui lui étaient nécessaires.

O. F.



LE PETIT LÉPREUX GUÉRI PAR NOTRE-DAME.

LA nuit était noire ; pas une étoile ne brillait au firmament : et, au dehors, la tempête remplissait le désert de ses rauques mugissements.

— Ouvrez, ouvrez, cria une voix.

Dans la chétive demeure, une femme ridée et aux traits durs se chauffait à la flamme du foyer, tout en jetant de temps en temps un regard désolé vers un berceau où dormait fièvreusement un enfant.

— Ouvrez, ouvrez, répéta la voix du dehors.

— Qui que vous soyez, passez votre chemin, répondit la vieille femme sans se déranger, cette demeure n'est pas hospitalière.

— Au nom du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, ouvrez.

— Je vous l'ai dit. Malheur au voyageur qui entre ici ! répliqua la femme en se levant avec humeur.

— Nous mourons, ayez pitié de nous !

— Que demandez-vous, voyageurs insensés ? dit-elle.

— Un abri pour mon mari et mon enfant, répond en s'inclinant une jeune femme dont la beauté éblouit les regards de la vieille.

— En vous accordant ce que vous me demandez, c'est la mort et la ruine que je vous procure, car je suis la femme d'un voleur célèbre et s'il rentre je ne pourrai vous dérober à ses coups.

Tandis qu'elle parlait, la porte s'était ouverte entièrement ; Joseph, après avoir abrité son âne, était entré avec Marie, son épouse, et JÉSUS, l'Enfant-Dieu.

La maîtresse du logis jeta une brassée de petit bois sur le foyer. Une flamme vive et chaude emplit la demeure qui prit un air de joie et de fête. Dans son berceau, l'enfant malade s'éveilla et se souleva à moitié, oubliant ses douleurs pour sourire au petit JÉSUS.

— Je ne sais qui vous êtes, interrogea la femme du voleur, mais depuis que vous êtes sous notre toit, je me sens gaie et heureuse, et mon fils partage mon bonheur...

Les ténèbres au dehors devenaient plus profondes,

la tempête ne cessait de hurler, et la maisonnette tremblait sous ses redoutables attaques.

— Toc ! toc !

— Qui est là ?

— Femme, ouvre vite !

— Ciel, c'est mon mari ! Où vous cacher ? fit la vieille femme désolée.

Marie se leva, lui donna son enfant, et ouvrit la porte.

Le bandit entra brusquement, ruisselant d'eau et chargé de rapines.

A l'aspect de Marie, il recula d'un pas et jeta sur sa femme un regard de colère.

— Ce sont de pauvres voyageurs qu'a surpris l'orage. Je les ai abrités, pensant qu'ils nous porteront bonheur.

Le visage rébarbatif du voleur s'éclaira d'un sourire, il ferma la porte en disant : qu'ils soient les bienvenus !

Et, sans rien plus ajouter, il déposa en un coin son butin, secoua ses vêtements mouillés et se rapprocha du foyer où pétillait la flamme joyeuse.

— Femme, demanda-t-il, nous n'avons rien à manger ?

— Nous avons encore du pain, des fruits et un quartier de chevreau.

— Et comme elle voulait rendre à Marie son fils pour apprêter les mets annoncés :

— Non, dit Marie, c'est moi qui servirai.

Tous mangèrent, et la femme du voleur resta seule avec JÉSUS et son fils auprès du feu.

Ayant apaisé sa faim, le bandit se rapprocha du foyer. Une ride plissa son front.

— Ah ! dit-il à Joseph, si mon fils ressemblait au vôtre !

— Il est donc malade ? interroge l'époux de Marie, qui remarque seulement les hideuses plaies dont l'enfant est couvert.

— Malade d'une horrible maladie, soupira le père, il est lépreux...

Cette révélation fut suivie d'un long silence. La femme du voleur fondit en larmes.

— Dieu punit l'enfant des crimes des parents, fit-elle parmi ses sanglots.

Le voleur regarda sa femme, mais son regard n'avait point la dureté du reproche et de la colère ; il exprimait plutôt le regret et l'inquiétude.

— Dieu ouvre ses bras au pécheur repentant, dit Marie, et change ses larmes en joie.

Et reprenant son fils sur ses genoux, elle continua :

— Voilà que le jour vient et que l'orage s'en va. Donnez-moi un peu d'eau pour laver mon enfant, puis nous partirons.

— Pas encore, dit le voleur, qui voyait avec regret s'éloigner les hôtes de la nuit.

— Nous avons un long chemin devant nous, répondit Joseph.

— Où allez-vous donc ?

— Malheureux exilés, nous allons chercher notre patrie en Égypte : mais nous reviendrons.

— A votre retour, n'oubliez pas ma demeure que vous avez remplie de lumière et de joie.

Joseph et le bandit quittèrent leurs escabeaux près du foyer et sortirent.

— Partons, dit Joseph.

— Lavez votre fils dans l'eau où je viens de laver le mien, dit Marie qui embrassa la vieille femme et s'éloigna avec son époux.

Tant que le bandit et sa femme purent les apercevoir, ils suivirent des yeux les voyageurs.

Ne les voyant plus, ils soupirèrent comme des gens qui perdent un membre cher de la famille.

Entre eux, leur enfant se tenait debout et il se prit à pleurer.

— Viens, lui dit sa mère, je vais te laver dans l'eau où s'est lavé le petit de cette étrangère.

— A quoi bon ? dit le père en haussant les épaules.

Mais elle ne l'écouta point, et quand le petit lépreux eut touché l'eau, il se trouva guéri. Car le bon Dieu ne laisse jamais un bienfait sans récompense.

Plus tard, le petit lépreux mourait repentant près de JÉSUS crucifié.

On le nomme le bon Larron. (Extrait du *Pèlerin.*)



SAINT JOSEPH, PATRON DES CAUSES DÉSESPÉRÉES.

DÉPUIS quatre mois, écrit une Sœur de charité, nous avons dans une salle un jeune homme agé de vingt ans. Il nous arriva avec une fièvre muqueuse. Bientôt après nous remarquâmes tous les symptômes d'une phtisie galopante, et une péritonite vint encore aggraver son état. Les souffrances qu'il endurait irritaient son caractère, il était devenu inabordable. Ce qu'il y avait de plus triste, c'est que ce pauvre enfant

ne manifestait aucun sentiment religieux, il avait perdu la foi. A toutes les bonnes pensées qu'on pouvait lui suggérer, il répondait que tout cela ne le guérirait pas.

— Peu m'importe mon âme, ajoutait-il, pourvu que mon corps ne souffre pas.

Sa physionomie était celle d'un réprouvé, et deux jours avant sa mort, il demandait du poison pour finir plus vite avec ses souffrances.

Monsieur l'Aumônier le visitait très souvent et quoiqu'il ne le repoussât pas positivement, ses réponses étaient très impolies ; il se débarrassait de ce respectable prêtre en lui disant que lorsqu'il aurait besoin de lui il le ferait appeler.

Enfin, voyant qu'il n'y avait rien à faire, nous nous adressâmes à saint Joseph, lui promettant, s'il nous obtenait la conversion de ce pauvre malade, de faire publier cette grâce.

La mort venait à grands pas. Le voyant mourant, on fit une dernière tentative qui réussit cette fois.

— Oui, dit-il, je veux me confesser.

En disant ces paroles, des larmes roulaient dans ses yeux.

Notre cher malade se confessa, reçut le Saint-Viatique et l'Extrême-Onction avec d'admirables sentiments de piété.

A partir de ce bienheureux moment, sa physionomie changea, il devint calme et ses traits déjà étaient empreints de la paix des élus.

— Oh ! que je suis content, disait-il, d'avoir fait mon devoir : ce sont ses propres paroles.

Ce jeune homme mourut le lendemain à midi, après avoir fait généreusement au bon Dieu le sacrifice de sa vie.



SAINT JOSEPH PATRON DES VOYAGEURS.

ON lit dans le *Messenger* de Beauvais le trait suivant.

Un capitaine de vaisseau, vrai et solide chrétien, dévot serviteur de saint Joseph, se dirigeait vers une île voisine des côtes de l'Amérique du Nord (Terre-Neuve, je crois).

Depuis plusieurs jours, d'épais brouillards l'empêchaient de distinguer les objets environnants. Inquiet sur la marche à suivre, sachant d'ailleurs ces parages semés de bancs de sable et hérissés d'écueils, il a recours à saint Joseph, s'agenouille devant son image qu'il avait à la tête de son lit :

— Bon Saint, lui dit-il, avec une foi vive, il me faut de la lumière, car je suis en danger de me perdre...

A peine finissait-il sa courte mais fervente prière, que le brouillard se dissipe, et il aperçoit, à peu de distance, un rocher à fleur d'eau sur lequel son navire flait en droite ligne, et où il allait infailliblement se briser.

Sauter au gouvernail, imprimer au vaisseau une déviation subite, fut l'affaire d'un instant : tous étaient sauvés, mais grâce à la protection manifeste de saint Joseph ; car aussitôt après avoir reconnu, avec le danger, la direction à prendre, le capitaine se trouva de nouveau enveloppé de brouillards aussi épais qu'auparavant...

— Ce ne fut, me disait-il plus tard, qu'une éclaircie, mais éclaircie suffisante pour rentrer dans le courant qui devait me porter à destination.



SAINT JOSEPH, PROTECTEUR D'UNE FAMILLE.

VOICI le récit touchant d'une conversion extraordinaire obtenue dans le mois de mars. Puisse-t-il consoler tant d'épouses chrétiennes qui gémissent amèrement sur les égarements de ceux que Dieu leur avait donnés comme appui dans les peines de la vie.

Depuis déjà longtemps, je recevais des lettres d'une dame bien pieuse qui me conjurait de prier et de faire prier à son intention. Je compris, par ses instances réitérées, qu'elle devait être en proie à un chagrin secret qu'elle craignait de dévoiler. Elle vient enfin, dans sa dernière missive, de m'expliquer la cause de ses tribulations passées, et la joie qui, en ce moment, inonde son cœur.

M. Jean L..., son mari, quoique d'un caractère un peu faible, grâce à son entourage, s'était fait remarquer, pendant les vingt premières années de son mariage, par sa piété envers Dieu et sa tendre sollicitude pour sa famille. L'intérieur de sa maison était comme le sanctuaire de la paix, de l'union et du bonheur domestique. Hélas ! cette félicité ne devait pas durer toujours.

M. L... eut le malheur de se lier avec des hommes sans religion, et peu à peu ses bons sentiments s'altèrent, et dans la compagnie de joueurs et de quelques libres penseurs, il devint le fléau de sa famille, désolé

d'un si triste changement. Désormais, au lieu de ces soirées innocentes passées au milieu des siens, et que l'on terminait toujours par une lecture édifiante et la prière en commun, M. Jean L..., délaissant sa famille, allait dépenser misérablement à des jeux défendus ce qu'il avait gagné pendant le jour. Cet infortuné, en rentrant dans sa maison, autrefois si heureuse et si calme, faisait subir à sa pauvre femme et à ses enfants toutes les suites de sa mauvaise humeur. Ces infortunés, ne voyant aucun remède à leurs épreuves, du côté des hommes, eurent la bonne pensée de recourir à la Sainte-Famille, que M. Jean L... leur avait appris lui-même, dans ses beaux jours, à invoquer. Ils commencèrent donc une neuvaine à saint Joseph, animés de cette foi vive qui obtient des miracles. Or, la neuvaine venait à peine d'être terminée, lorsqu'une nuit, où M. Jean L... rentrait chez lui fort tard, selon sa mauvaise habitude, il fut accosté par un homme vénérable et plein de majesté, qui lui reprocha ses égarements, ajoutant que s'il ne traitait pas désormais avec plus d'égards la femme vertueuse que Dieu lui avait donnée, il ne manquerait pas de la lui enlever en punition de son conduite. En entendant ces paroles, ce pauvre égaré, au lieu d'avouer ses fautes et d'en témoigner son repentir, extrêmement irrité de voir qu'on lui reprochait publiquement ses désordres, leva la main pour frapper son charitable moniteur, quand tout à coup l'apparition disparut. M. Jean L... se trouvant seul dans la rue fut vivement impressionné de ce qui se passait, et la grâce éclairant son esprit et touchant son cœur, il fut convaincu que saint Joseph,

qu'il avait autrefois tant aimé, était venu lui-même le retirer de l'abîme où il s'était précipité. Foudroyé comme Saül sur le chemin de Damas, il eut de la peine à regagner son logis, tant il était ému et extrêmement impressionné. Il raconta à sa femme ce qui venait de lui arriver. Tous les deux, d'un cœur unanime, bénirent Dieu et remercièrent saint Joseph de cette miséricordieuse apparition.

Depuis cette époque, M. Jean L... est parfaitement converti, mais son émotion a été si vive, qu'il n'a pu encore se remettre entièrement. A. D.



UN SOUHAIT RÉALISÉ.

LE soleil n'était encore qu'au milieu de sa course, et de ses rayons embrasés il faisait étinceler les toits des somptueux édifices de la cité liégeoise ; tout célébrait cette belle journée, et les enfants dont les cris joyeux réveillaient les échos des allées silencieuses des vastes boulevards publics, et les vieillards qui venaient s'asseoir à l'ombre des antiques tilleuls, et les petits oiseaux, dont on entendait le ramage dans le feuillage touffu des grands marronniers. Tout semblait dans la joie ; il semblait aussi que cette belle journée dût finir comme elle avait commencé ; mais combien étaient trompeuses ces belles apparences !

A quelque distance de l'église Sainte-Foi cheminaient en pleine campagne deux jeunes religieux égrenant leur chapelet.

Tout à coup un bruit sourd se fait entendre... De gros nuages noirs, fuyant comme des vaisseaux assail-

lis par un grain, avaient en un moment obscurci la voûte céleste et plongé la terre dans une profonde obscurité. Des éclairs alors sillonnent la nue, le tonnerre gronde avec force et la pluie tombe à torrents. A cette vue, nos deux religieux reprennent le chemin de la ville. Après un quart d'heure de marche au milieu d'une rivière d'eau, ils arrivent à l'église Sainte-Foi où ils récitent quelques prières. Une heure, deux heures se passent : pas de changement dans le temps. Ils sortent du temple, malgré les éclairs qui les aveuglent et les font trébucher à chaque pas.

— Si saint Joseph nous envoyait une personne charitable pour nous payer une voiture, dit l'un d'eux à son compagnon, quelle ne serait pas notre reconnaissance !

A peine avait-il achevé de parler, qu'un beau jeune homme, modestement vêtu, les arrête et leur dit :

— Mes révérends Pères, je croirais manquer à mon devoir en vous laissant continuer votre marche par un temps aussi mauvais ; veuillez me faire l'honneur d'accepter cette petite somme suffisante, je crois, pour prendre le tram jusqu'à la porte de votre couvent. Je suis heureux de pouvoir aujourd'hui, en qualité de membre de votre Sainte-Famille, témoigner ma reconnaissance pour tous les bienfaits que je reçois chaque jour de vous et de votre Congrégation.

Il accompagne les deux voyageurs jusqu'aux voitures et ne les quitte qu'après un échange mutuel de paroles aimables.

Nos religieux pour reconnaître à l'occasion leur bienfaiteur, le suivent des yeux, mais à leur étonne-

ment il s'évanouit comme une ombre. Impossible de peindre leur surprise. Aussi à peine ont-ils mis le pied sur le seuil de leur maison, qu'ils racontent ce qui vient de leur arriver. Tous bénissent le ciel de cette attention charitable et si délicate de la divine Providence.

Malgré les recherches faites parmi les membres de la Sainte-Famille de Liège, on n'a jamais su découvrir cet obligeant jeune homme.

Ce beau fait se passait en pleine ville de Liège le
19 juin 1892 O. B.



UN CAPITAINE SAUVÉ PAR SAINT JOSEPH.

LORS de la dernière guerre franco-prussienne, écrit une religieuse, mon frère, capitaine au 3¹^e de ligne, fut engagé plusieurs fois avec son régiment dans des actions très périlleuses. Un jour entre autres, il voit tomber autour de lui presque tous les soldats de son bataillon ; le danger devenait imminent... mais mon frère portait une statuette de saint Joseph que je lui avais fait parvenir, et sa photographie avait été déposée aux pieds du bon saint. Tout à coup, un éclat d'obus emporte son képi et le blesse à la tête : le sang coule abondamment, il tombe sans connaissance sur ce champ de bataille couvert de blessés et de morts, comme si déjà il eût perdu la vie !... Vous étiez auprès de lui, bon saint Joseph, et vous prouviez une fois de plus la puissance de votre crédit auprès de Dieu ! De longues heures s'écoulèrent, et l'on se battait toujours ; tout à coup, mon frère bien-aimé revient de son évanouissement, il serre un mouchoir autour de

sa blessure et se sent encore assez de force pour soutenir un rude combat pendant plusieurs heures. Après quoi, épuisé, haletant, il se traîne jusqu'à l'ambulance, où il devient l'objet des plus chaleureuses sympathies. Quelques-uns des siens, échappés à la mort, se jettent à son cou et s'écrient, étonnés :

— Capitaine, c'est vous ?... Nous vous croyions mort !...

Et lui de remercier son céleste bienfaiteur, qui l'avait préservé d'une mort certaine. Après des soins assidus, sa blessure se cicatrisa durant sa captivité en Prusse ; et, à la fin de l'année 1871, son saint protecteur le ramenait en Corse, au sein de sa famille, qui conserva une éternelle mémoire de ce bienfait signalé.



PUISSANCE DE LA MÉDAILLE DE SAINT JOSEPH.

UN homme de quarante-sept ans, atteint d'une maladie contagieuse, excessivement attaché aux biens de ce monde et ne pratiquant pas sa religion, reçoit la visite du prêtre, qui lui demande :

— Êtes-vous bon catholique ?

Il répond :

— Je suis un honnête homme.

— Mais, reprend l'homme de Dieu, cela ne suffit pas pour aller en paradis.

— Je sais fort bien cela, répartit le malade ; aussi je vais à la messe le dimanche.

— Un bon chrétien fait plus encore !

L'incrédule se tourna vers le mur et ne répondit

plus rien. Le quatrième jour les symptômes alarmants se déclarent; on lui propose alors les derniers sacrements: il répond qu'il n'a jamais commis aucun crime, et s'enquiert cependant s'il doit mourir de cette maladie. Le prêtre s'étant présenté, il lui lança au visage tout ce qu'il avait sur le cœur contre le clergé. La religieuse qui le gardait, ne sachant plus quel moyen prendre, lui passe autour du cou une médaille de saint Joseph; et dès lors, de brutal et farouche, il devient poli et gracieux. Ayant reçu tous les sacrements et voyant la mort approcher :

— Ah! mon Dieu, disait-il, faut-il mourir après avoir fait tant de mal, et jamais de bien? Mon Dieu, je veux tout ce que vous voulez. Sainte Marie, saint Joseph, priez pour moi, pauvre pécheur!

Il mourut sans agonie.



UN CONDUCTEUR DE DILIGENCE CONVERTI.

UN conducteur de diligence, veuf depuis quelques années, avec trois enfants à nourrir, tombait gravement malade dans le courant du mois de Marie 1882. Tout le monde sait que les hommes de sa profession ne sont pas généralement dévots, un bon nombre même ne mettent jamais les pieds à l'église et ne donnent aucun signe de religion. Tel était celui dont je vous parle, sans jamais s'être fait remarquer par rien de mauvais.

La maladie devenant très grave, les personnes qui le soignaient par charité songèrent à lui parler, avec tous les ménagements commandés par son indiffé-

rence, de la religion qui console et fortifie quand on la pratique. Mais tant qu'elles demeurèrent dans ces termes vagues, on ne put jamais comprendre s'il était permis de faire un pas de plus. Le silence enhardit. Un jour, une bonne âme qui venait de lui parler de sa femme si bonne chrétienne, élevant bien ses enfants quand elle vivait, lui demande s'il ne voudrait pas voir M. le curé, qui s'intéresse beaucoup à sa famille.

La réponse fut un *non*, le plus bref possible, qui démonta cette première batterie de la charité. Une dame très pieuse, présidente de plusieurs sociétés de bienfaisance, vint le visiter, lui apportant quelques soulagements auxquels il n'était pas insensible, comme sa vive reconnaissance en témoignait du reste. Lorsque, après plusieurs visites, elle crut s'être assez rapproché de cette âme rebelle pour tenter un assaut salutaire, la mauvaise réponse du malade lui fit craindre que cette pauvre âme serait imprenable.

On ne devait plus compter que sur la prière. Une neuvaine à la sainte Vierge et à saint Joseph est commencée de suite par une communauté religieuse et bon nombre d'âmes pieuses de cette ville. Au quatrième jour de la neuvaine, le malade, se réveillant après un sommeil plus calme que d'habitude, s'adresse à la personne qui le soignait et lui dit :

— Allez-moi chercher M. le curé, je suis sûr qu'il viendra avec plaisir.

Le prêtre est appelé à l'instant même. Les sentiments de foi, d'amour de Dieu, d'espérance en sa miséricorde que le prêtre trouva chez cet homme, soudainement ramené par la sainte Vierge et saint

Joseph, furent admirables. Le pardon qu'il demandait à Dieu et aux hommes qui l'avaient connu, arrachait des larmes de joie à tous ceux qui l'entouraient. Le désir de recevoir le saint Viatique au plus tôt édifiait tout le monde.

Quand il l'eut reçu, sa joie fut incomparable, et tous se racontaient cet édifiant spectacle. La dame de charité vint en toute hâte le voir et le féliciter de son bonheur; il lui fit des excuses de lui avoir si mal répondu quelques jours auparavant; elle lui offrit un bouquet de violettes qu'elle tenait dans ses mains, lui disant que la vue des fleurs réjouit les malades.

— Madame, répondit-il, je vous remercie de vous en priver pour moi, mais je ne puis le prendre dans ma main, car j'y tiens le vrai bouquet qui, seul maintenant, peut me réjouir et me fortifier, le seul qu'il me faut pour bien mourir.

Alors, il lui fit voir une croix dont il ne voulut plus se séparer. Le lendemain, le conducteur rendait son âme à Dieu, sûrement conduit au ciel par les anges.



BELLE MORT DE PRODIGES REPENTANTS.

MONSIEUR l'Aumônier de la Colonie de Bologne a adressé la lettre suivante à la *Semaine de Langres* : « Je vous ai souvent parlé de nos pauvres enfants (plus malheureux que coupables), dont la barque sans gouvernail et sans pilote est venue échouer sur nos rivages.

« Laissez-moi vous en parler encore pour glorifier Dieu par saint Joseph, patron de la bonne mort.

« Ce saint patron des ouvriers, nous le prions chaque soir, en disant simplement, mais de tout cœur : « Saint Joseph, patron de la bonne mort, priez pour nous. » Et à cette prière, j'attribue des grâces que j'aime à signaler pour bénir le cœur si miséricordieux de JÉSUS qui élève les petits et reçoit les prodigues repentants.

« Gustave Renaux, né à Paris le 11 septembre 1865, nous avait constamment charmés par son caractère aimable et gai. C'était une âme franche, et que le vagabondage n'avait pas encore dégradée. Il aimait ses maîtres : excellente marque et sûre, — jamais de rancune, — il était heureux de remplir ses devoirs religieux. J'avoue que son avenir m'effrayait un peu. Nous l'aimions trop pour nous résigner à le voir un jour perdu et loin de Dieu. Le bon Dieu nous tira d'embarras.

« Depuis quelque temps, Gustave avait un rhume inquiétant, et il fut obligé de garder le lit. Le premier jour de sa maladie, j'allai le voir, — l'enfant dormait, — je m'assis vers son lit, récitant mon office. Aussitôt qu'il ouvrit les yeux, il me vit priant près de lui, me serra la main, et me dit simplement :

« — Monsieur l'Aumônier, je voudrais bien me confesser. »

« Ces paroles de foi ne m'étonnèrent pas sur ses lèvres, mais je bénis Dieu qui les lui avait inspirées. Il faut parfois prendre tant de précautions pour les insinuer à un malade. Je remerciai le Patron de la bonne mort qui conduisait si doucement cet enfant béni aux sources de la vie et du salut.

« Quelques jours après, il recevait avec une grande

piété la sainte Communion et l'Extrême-Onction. Sa maladie fut courte, mais son agonie fut longue, eu égard à ses souffrances. Pauvre enfant ! lui, si vif, si ardent, il aurait été heureux de vivre, et il sentait la mort qui approchait ! mais jamais une plainte : toujours un doux sourire pour remercier les bonnes Sœurs qui lui servaient de mère.

« Le 9 juin, entouré des Sœurs et de ses camarades, qui pleuraient en récitant le chapelet, il mourut tranquillement, la tête appuyée sur mon cœur : c'est de là qu'il passa au jugement de Dieu, au moment même où il recevait une dernière absolution.

« Le même jour, nous perdions un autre enfant qui avait été grièvement blessé par le frottement d'une machine. La veille de l'accident, fête de l'Ascension, il avait eu le bonheur de communier. Son cœur était bien préparé, mais la mort, qui aurait pu venir de suite, sembla épargner ce pauvre corps meurtri, afin de laisser à ce cher enfant le temps nécessaire pour une préparation plus complète. Transporté à l'infirmerie, sa première parole fut pour Dieu. Il m'entourait de ses bras, comme un ami qui ne veut pas s'en aller, et il se confessa avec une ferveur qui faisait couler nos larmes. Avec quelle confiance il invoquait tout haut saint Joseph, patron de la bonne mort !

« Les quelques jours qu'il eut à passer sur la terre achevèrent de le purifier par la souffrance : il put recevoir Notre-Seigneur et l'Extrême-Onction, et revêtu, comme son petit compagnon, du saint scapulaire, il s'éteignit vers midi le 9 juin. Les corps furent, le lendemain, portés à la chapelle. — Avec quelle

douce émotion je plaçai la croix sur ces cercueils ! Notre-Seigneur semblait dire : « Le monde les a
« repoussés, mais moi, le Roi des pauvres, je suis mort
« pour eux, je les prends sous ma garde, je les ferai
« porter par mes anges dans le Paradis. » *Factum est
ut moreretur mendicus et portaretur ab angelis in sinum
Abrahæ.*

« Que saint Joseph soit à jamais béni ! il ne refusera pas son secours à ceux qui lui adresseront chaque jour cette simple invocation : « Saint Joseph, patron de la bonne mort, priez pour nous ! »

« P. JACQUIN,
« aumônier de la colonie. »



QUÉ SAINT JOSEPH EST BON POUR LES PAUVRES.

UNE mère de famille se trouvait dans la plus grande détresse par suite de la mauvaise santé de son mari. Elle avait deux années de loyer en retard et impossible d'acquitter sa dette ; aussi se voyait-elle sur le point d'être congédiée par son propriétaire.

Dans sa douleur elle prend le chemin de l'église et là, devant l'image de la sainte Famille, elle fait cette prière : « Saint Joseph, vous avez été pauvre et sans logement, mais vous n'aviez qu'un enfant et cependant vous souffriez bien pour lui. Voyez ma douleur moi qui en ai cinq. Qu'allons-nous devenir si l'on nous renvoie de cette maison ? je vous en supplie, prenez pitié de moi. »

Quelques heures après sa visite à l'église, elle voit

entrer chez elle un homme respectable qui lui dit qu'il est étranger à la ville, mais qu'il souhaite faire quelque bien à une famille pauvre. Que se trouvant le matin à la messe de neuf heures, saint Joseph lui avait donné cette pensée. Il est à remarquer que c'était à la même heure que cette mère affligée exposait ses pressants besoins à saint Joseph.

Cette pauvre femme, surprise de cette coïncidence, lui demanda comment il avait eu connaissance de sa détresse, car, dit-elle, je ne me suis plainte qu'à saint Joseph.

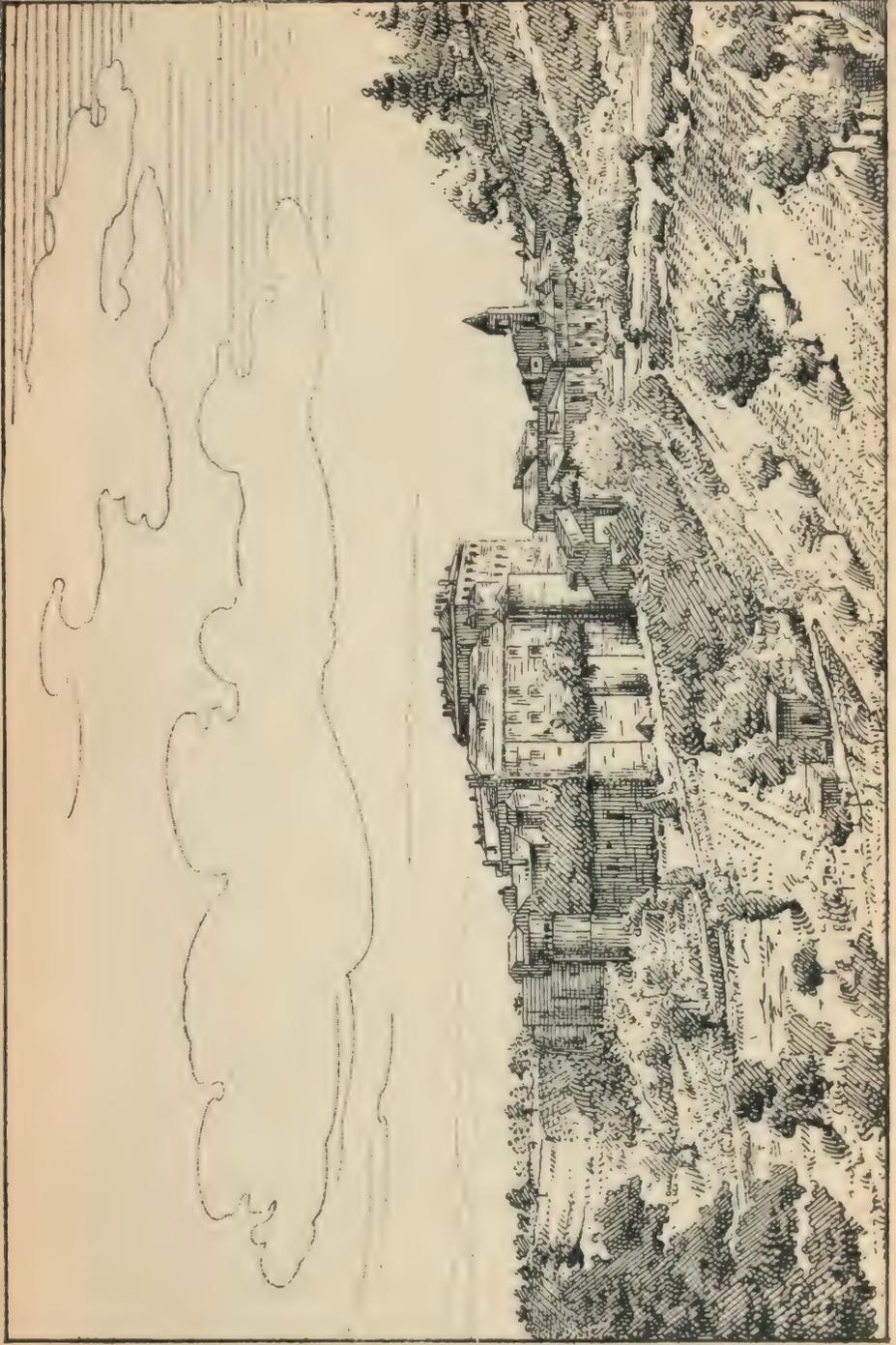
— Une personne m'a indiqué votre adresse, et je suis heureux d'avoir été choisi par saint Joseph pour vous venir en aide. Qu'il en soit à jamais béni !

Et la pauvre mère répétait à qui voulait l'entendre combien il faisait bon d'aller exposer ses besoins à saint Joseph.



SAINT JOSEPH PROTÈGE UN COLLÈGE CHRÉTIEN.

UN Père de la Compagnie de JÉSUS écrit de Rome, le 26 octobre 1867, les lignes suivantes : « L'invasion des garibaldiens étant imminente, six de nos Religieux conduisirent nos élèves de Tivoli à Rome, et onze restèrent à Tivoli où ils se trouvèrent pendant huit jours avec les garibaldiens. Ils firent le vœu de célébrer un *Triduum* solennel en l'honneur de saint Joseph, s'ils étaient préservés de tout malheur. L'ennemi occupa toutes les maisons religieuses, excepté notre collège et le casino des nobles. Les gari-



MENTANA.

baldiens dormaient alors sur la paille, tandis que nos classes étaient remplies de bons lits de zouaves pontificaux que nous avions logés antérieurement. Ils ne nous imposèrent aucune contribution et ils ne nous firent pas une seule visite, si ce n'est que l'un d'eux, étant entré dans notre église, offrit au Père recteur un ouvrage volé à la bibliothèque du séminaire. Ce n'est que le dernier matin qu'ils nous adressèrent une réquisition de quatre barils de vin ; on les apprêta, mais à la nouvelle de la première défaite de Mentana, ils laissèrent là les barils encore pleins. Le Père recteur vint avec une députation de trois élèves, s'unir à nous pour la clôture du *Triduum* solennel célébré en l'honneur de saint Joseph. Les pieux exercices ont été comme une bonne mission. Le dernier jour, il y eut environ mille communions.

« La nouvelle de notre préservation a produit l'étonnement général à Rome ; le Saint-Père a bien voulu nous accorder pour notre *Triduum* une indulgence plénière par un bref en parchemin, *ad perpetuam rei memoriam.* »



UNE LETTRE DU P. SURIN.

EN partant de Rouen, je me trouvai placé dans le coche, près d'un jeune homme d'environ dix-huit ans. Son extérieur était des plus simples, et son langage, celui d'un homme sans instruction ; domestique d'un prêtre depuis plusieurs années, il n'avait rien appris, et ne savait ni lire ni écrire. Quel fut donc mon étonnement, en conversant avec lui, de voir que

ses lumières spirituelles étaient admirables. Il me parla en effet de la vie intérieure avec tant de clarté, d'abondance et de solidité, que j'en étais dans le ravissement, n'ayant jamais rien lu ni entendu d'aussi satisfaisant, ni d'aussi relevé sur cette matière. Heureux d'avoir trouvé un pareil trésor, je le fus plus encore d'apprendre que nous devions voyager ensemble pendant trois jours. Pour profiter de cette grâce, je ne négligeai aucune occasion de m'entretenir avec lui : nous marchions à pied, à l'écart, autant qu'on nous le permettait ; nous prenions seuls nos repas ; mais une fois rentré dans le coche, il faisait une oraison perpétuelle. Je voulus savoir quelle pouvait être cette oraison ; et sa réponse m'assura qu'elle était extatique. Je reconnus aussi que les fondements de sa vie spirituelle étaient une grande simplicité, une profonde humilité et une pureté vraiment admirable. Je profitai des dispositions de son âme si simple pour découvrir beaucoup de choses de son intérieur ; mais son humilité m'en cacha davantage encore. Interrogé par moi sur tous les points, tant spéculatifs que pratiques, de la vie intérieure, il satisfit à mes questions avec une capacité qui me remplit d'étonnement. Il m'entretint une fois, pendant plusieurs heures, des divers états de l'union de l'âme avec Dieu, de ses communications avec les trois personnes divines, des divers ordres des Anges et des Saints, des effets de la justice de Dieu sur les âmes qui n'avancent pas dans la perfection, quoiqu'elles le désirent...

Il m'assura qu'une âme qui veut se donner à Dieu, doit commencer par s'efforcer de se connaître et de

corriger ses défauts ; qu'il ne suffit pas de demander la perfection, mais qu'il faut s'efforcer de l'acquérir... Il disait que l'on manque ordinairement de constance à se vaincre soi-même ; qu'un de nos grands torts c'est de ne pas bien user des souffrances et des infirmités du corps, par lesquelles Dieu s'unit bien plus intimement à nous que par les consolations spirituelles ; il ajoutait que le trop grand soin de la santé est un obstacle à la perfection ; que la véritable oraison consiste plutôt à donner qu'à recevoir...

Je lui proposai les difficultés de mon intérieur, comme s'il se fût agi d'un autre, prévoyant bien que, sans cela, il eût refusé de répondre à mes questions. Ses solutions furent si étonnantes, que je doutai avoir affaire à un ange ; et je demurai dans ce doute jusqu'à ce que, parvenus à Pontoise, il me pria de le confesser et de le communier, ce que je fis.

Je m'avisai de lui demander s'il était dévot à saint Joseph. Depuis six ans, dit-il, je me suis mis sous sa protection spéciale ; et, là-dessus, il se mit à faire l'éloge le plus pompeux de ce grand Saint. Il me semble bien probable que ce maître des âmes, comme il l'appelait, avait été le sien dans cette science suréminente qu'il possédait à un degré si étonnant.

CONCLUSION.

ALLONS à Joseph, nous trouverons en lui —
 l'humanité qui attire, — la bonté qui accueille,
 — la puissance qui exauce.

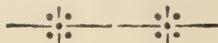


TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
Protestation de l'auteur.	6
Un mot de l'auteur. ✓	7
Saint Joseph protège les pécheurs convertis.	9
Un religieux échappé des mains des brigands. ✓	10
Mort édifiante d'un magistrat. ✓	11
La dévotion à saint Joseph dans nos collèges catholiques.	11
Saint Joseph convertit un franc-maçon. ✓	14
Le fils converti par sa mère et sa sœur. ✓	15
Conversion admirable. ✓	16
Silvio Pellico et saint Joseph. ✓	17
Le cordon de saint Joseph. ✓	18
Saint Joseph aide une personne à avouer ses fautes.	20
Les deux statuettes et le bachelier.	21
Saint Joseph convertisseur des âmes.	23
Saint Joseph et l'Indien. ✓	24
Le marquis de Narp à sa dernière heure.	26
Un grand pécheur converti par saint Joseph.	29
Respect à saint Joseph.	30
Le cœur d'une mère est un trésor. ✓	31
Saint Joseph, patron de la bonne mort.	32
Pécheur endurci converti sur son lit de mort.	34
La place de saint Joseph d'après Pie IX.	35
Saint Joseph et les conscrits de Liesse.	37
Une belle mort sous le patronage de saint Joseph.	38
Un jeune agonisant subitement guéri par saint Joseph.	41
Saint Joseph protège les jeunes gens à l'époque des examens.	42
Saint Joseph, protecteur des enfants qui se préparent à la première communion.	43
Les missionnaires protégés par saint Joseph.	45
Saint Joseph patron de la bonne mort.	48
Image conservée au milieu des flammes.	51
Mauvaise confession réparée.	52
Guérison et conversion.	53
Un petit apôtre.	54
Mauvaises habitudes vaincues.	55
Mort édifiante d'un frère des écoles chrétiennes.	56
Saint Joseph, refuge des pécheurs à la mort.	58
Une âme pécheresse sauvée par saint Joseph.	60
Saint Joseph, protecteur des étudiants.	62

	Pages.
Deux jeunes marins protégés par saint Joseph.	63
Sainte Thérèse préservée d'un grand danger.	65
Saint Joseph aime les petits enfants.	67
Saint Joseph à la citadelle de Laon, en 1870.	68
La dette du commandant et le secours de saint Joseph.	70
Protection de saint Joseph au Congo.	72
Un beau trait.	74
Saint Joseph, protecteur de l'enfance chrétienne.	77
Un capitaine de marine.	79
Saint Joseph et les flammes.	83
Belfort et saint Joseph.	85
Saint Joseph et les Petites Sœurs des Pauvres.	86
Le laurier-rose, fleur de saint Joseph.	88
Bon saint Joseph, donnez-nous une vache.	89
Don Bosco et Marie Stardero.	90
Un heureux cadeau de bonne fête.	92
Mort édifiante du comte de Damas d'Anlezy.	94
La messagère de saint Joseph.	96
Une reconnaissance due à saint Joseph.	100
Le petit lépreux guéri par Notre-Dame.	101
Saint Joseph, patron des causes désespérées.	105
Saint Joseph, patron des voyageurs.	107
Saint Joseph, protecteur d'une famille.	108
Un souhait réalisé.	110
Un capitaine sauvé par saint Joseph.	112
Puissance de la médaille de saint Joseph.	113
Un conducteur de diligence converti.	114
Belle mort de prodigues repentants.	116
Que saint Joseph est bon pour les pauvres.	119
Saint Joseph protège un collège chrétien.	120
Une lettre du P. Surin.	122
Conclusion	124



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

02 MARS 1993

02 MARS 1993



a39003 000060169b

~~BQT 1097 . B5T 1900~~

BISCHOFF, O.

TRAITS ADMIRABLES DE L

CE BQT 1097

~~.B5T 1900~~

~~COO BISCHOFF, O. TRAITS ADMIR~~

~~ACC# 1032426~~



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	02	03	01	15	17	5